SIXIÈME ANNÉE. — N° 270. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 5 Juin 1913.

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

5c

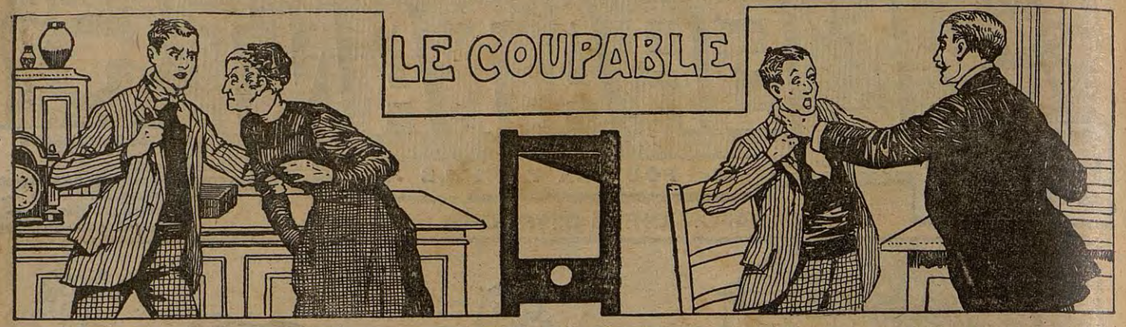
POUR LA FAMILLE

-PUBLICATIONS OFFENSTADT-
3, rue de Rocroy, 3
— PARIS (x.) —

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

CARAFON, CHIEN D'IVROGNE, PAR JO VALLE

(Voir page 16.)



Il était neuf heures du matin, quand ces messieurs du Parquet, accompagnés du chef de la Sûreté et de plusieurs inspecteurs, descendirent de taxi-auto devant la porte de la maison où la mère Tapalœil avait été assassinée la nuit précédente.

C'était dans une rue écartée de Charonne, et assez mal famée du reste, qui s'appelle la rue des Vendangeurs ; d'un côté, elle aboutit à un grand terrain vague, sinistre dès que le soir tombe, avec ses trois ou quatre bicoques innommables, en bois ; il y faut un sérieux effort pour se bien convaincre que l'on n'a point quitté la ville dont la civilisation et l'éclat rayonnent sur le monde ébloui ; de l'autre côté, ce sont les fortifications, dernier refuge des malandrins dont la Cour des Miracles abritait autrefois les ancêtres. La ruelle elle-même étalait aux yeux des rares passants égarés en ce lieu inquiétant la plus belle collection de masures branlantes, vétustes et noires, qui se pût rêver. Heureusement, les taches blanches des nippes qui sèchent en permanence à peu près à toutes les fenêtres viennent jeter un peu de gaieté dans cet ensemble de saleté, de misère et de laideur.

La mère Tapalœil était bien connue, non seulement dans sa rue, mais encore dans tout le quartier. Nul ne savait d'où étaient venus ni elle ni le surnom qu'elle portait, et les plus anciens occupants des maisons voisines se rappelaient que leurs prédécesseurs disaient avoir toujours vu dans sa malpropre boutique cette petite vieille alerte et ratatinée à qui on eût aussi bien attribué un siècle entier qu'un demi-siècle de vie passée. Elle s'intitulait brocanteuse, et il est de fait qu'il était bien peu d'objets dont son magasin ne renfermât pas au moins un exemplaire ; mais elle ne faisait pas mystère qu'elle avait encore d'autres et plus importants profits, tels ceux qui provenaient du recélage et de l'écoulement du produit des vols. Elle passait pour avoir le sac, et ce qui, depuis longtemps surprenait les voisins, c'est que, chaque matin, elle reparût aussi vivante que la veille. Il était arrivé ce qui devait arriver, et les onze coups de couteau dont l'avait généreusement gratifiée un nocturne et inconnu visiteur n'avaient surpris personne, sauf sans doute elle-même.

Les indices que les hommes de police et de justice purent recueillir n'étaient point de ceux qui promettent une prompte et facile découverte du coupable. Ils se réduisaient à si peu de chose, le ou les assassins avaient si bien pris leurs mesures, si soigneusement évité toute imprudence compromettante, que les inspecteurs de la Sûreté et leur chef, M. Camard lui-même, se battaient les flancs sans aboutir à rien de décisif. Ce n'était pas pourtant qu'ils épargnassent leur peine, il s'en faut. L'un d'eux, surtout, un grand maigre au visage aigu d'oiseau de proie, à l'œil dur et intelligent à la fois, au poil déjà grisonnant, se donnait un mal considérable pour découvrir quelque trace intéressante du passage des misérables ; les magistrats le suivaient du regard comme s'ils avaient fondé de précieux espoirs sur sa perspicacité. En quoi, ils n'avaient point tort, car le sous-brigadier Gormas était l'un des plus fins limiers de la Sûreté parisienne, et plusieurs crimes sensationnels où son flair professionnel avait fait merveille, l'avaient placé au premier rang des collaborateurs de M. Camard.

Or, s'il est incontestable que son zèle et son activité ne se démentaient jamais, il semblait qu'il voulût se surpasser en cette affaire de la rue des Vendangeurs ; tant il déployait d'ardeur, tant il se prodiguait, tant il était visible qu'il se donnait corps et âme à sa difficile besogne. C'est que, de la solution qu'il saurait donner aux épineux problèmes qu'elle soulevait, dépendait la réalisation de l'un de ses rêves les plus chers : sa promotion au grade de brigadier, que le chef lui avait promise avec une sincérité d'autant moins douteuse que les investigations de la police ayant échoué dans deux précédentes, il fallait à tout prix réussir dans celle-ci, sous peine de voir éclore dans la presse des commentaires dépourvus d'indulgence.

C'est pourquoi, après avoir fouillé jusqu'au tréfond l'inconcevable amas de choses disparates qui constituaient le « fonds » de la brocanteuse, après avoir examiné dans ses plus infimes détails la chambre du crime ainsi que le corps lacéré de la victime, après avoir reconstitué la scène du meurtre, établi à n'en point douter que les assassins s'étaient cachés dès la veille au soir dans une espèce de sous-sol où la vieille remisait les objets sans valeur, pour de là surgir au moment opportun, il dut s'avouer que les résultats de tant de patients et sagaces efforts étaient à peu près nuls. Tout au plus pouvait-on supposer que les coquins avaient retiré de leur forfait un profit assez mince, la mère Tapalœil ne conservant chez elle que l'argent absolument indispensable aux besoins courants.

La journée et une partie de la nuit s'écoulèrent à courir, sous un déguisement, les bouges où, sans doute, il serait facile de recueillir ou de provoquer des indiscrétions ; car il ne fallait pas douter que les coupables appartinssent au monde spécial où la recéleuse recrutait ses habituels clients. Hélas ! il paraissait bien que les auteurs du coup fussent des « solitaires », de ces gens qui « travaillent » seuls, sans mettre personne dans la confidence de leurs opérations, et il fallut renoncer, pour ce jour-là, à l'éclaircissement du mystère.

Rémy Gormas rentra à une heure avancée au pavillon qu'il occupait avec sa femme dans une rue proche du boulevard d'Italie. C'était une demeure paisible et confortable, où il était très possible, tant elle était calme et discrète au fond d'un petit jardin ombreux, de se croire à des lieues de Paris. Le sous-brigadier tant par la dot de sa femme que grâce à ses émoluments et aux profits accessoires de ses fonctions, jouissait d'une assez jolie aisance, et il avait aménagé avec amour ce nid, où il comptait jouir, quand l'âge serait venu, du repos qu'il aurait acquis au prix de longues années de bons et périlleux services.

Sa femme s'employa de son mieux à le réconforter, à l'encourager, lui rappelant les nombreuses affaires qui s'annonçaient aussi embrouillées que celle-là et qu'il avait menées à bonne fin. Cela lui rendit confiance, et le lendemain, il se remit en campagne avec un redoublement d'ardeur, lequel d'ailleurs fut mal récompensé, car lorsqu'il pénétra, à dix heures du soir dans sa maisonnette, il était d'une humeur exécrable.

Il eut la surprise d'y trouver son fils Marcel, qui n'y faisait que d'assez rares apparitions. Travaillant en qualité de comptable dans une usine de Saint-Denis, il avait préféré aller habiter cette ville, le boulevard d'Italie étant trop éloigné du lieu de sa besogne journalière. C'était un garçon maingre et au teint jaunâtre dont la stature exiguë et le dos un peu voûté ne rappelaient guère la vigueur du père. Il n'était pas laid, et même son visage exprimait l'intelligence. Mais un observateur désintéressé n'eût pas omis de remarquer l'audacieux cynisme du regard, les rides précoces qui sillonnaient ce visage de dix-neuf ans, la marche déhanchée à la façon des don Juan de barrière, le costume d'une douteuse élégance, et peut-être en eût-il tiré des conclusions fâcheuses...

Mais ni le père ni la mère n'avaient pour « l'enfant » des yeux d'observateur désintéressé. C'était, de leurs trois fils, le dernier-né : comme tel, il avait été choyé, caressé, adulé, et il n'était rien qu'il fît et qu'il dît devant quoi le père et surtout la mère ne demeurassent en admiration. Ils aimaient, certes, les deux aînés, l'un, commis de résidence aux colonies, l'autre, maréchal des logis d'artillerie ; mais celui-là, ils l'adoraient.

Sa vue eut donc pour effet de ramener le sourire sur les lèvres du père. Bien qu'il fût très tard, on se mit à table, et le souper fut assez animé ; il est à peine utile de dire que la conversation y roula sur le crime de la rue des Vendangeurs, bien que le sous-brigadier eût coutume d'être d'une discrétion absolue en matière de service. Mais on n'est pas policier pour se laisser aller à dire ce qu'il faut garder pour soi.

Le café bu, la mère s'en fut à la cuisine. Lorsqu'elle eut disparu, Marcel rompit le silence en disant d'une voix dont le timbre sonna étrangement à l'oreille de son père :

— Alors, comme ça, ça ne marche pas, cette enquête ?... Pas de veine, vrai !... Justement que les galons de brigadier sont au bout !

— Oh ! fit Gormas, je ne désespère pas ! Ce ne sera pas la première fois que j'aurai couru des huit jours et plus, à la recherche d'une piste, sans rien trouver ; et puis, tout à coup, par hasard, je tomberai en arrêt, et crac ! il se trouvera que le gibier découvert sera justement celui que je poursuivais.

— Hum ! fit le jeune homme. Moi, je ne crois pas !

— Tu ne crois pas que les coupables soient arrêtés un jour ?

— Non. Ce sont des « costauds », ou plutôt des malins, et la rousse... pardon ! la police aura beau « cavaler », elle ne les attrapera pas.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Marcel Gormas était singulièrement pâle, et son père s'aperçut avec surprise que ses mains tremblaient. Soudain, ses traits se durcirent, une lueur farouche passa dans ses yeux, et d'un ton presque brutal, il répondit :

— Ce que j'en sais ? Eh bien ! voilà : je connais ceux qui ont fait le coup, je sais tout, tout.

— Tu connais ceux...

Le sous-brigadier contemplait son fils avec stupeur. Comment Marcel pouvait-il être aussi bien renseigné ? Fiévreusement, le jeune homme continua :

— Je les connais, oui. Et je te dirai leurs noms, mais à une condition.

— Une condition ?

— Ah ! et puis, quoi ! je suis là à tourner autour du pot... allons-y : j'ai besoin d'argent, de pas mal d'argent. Et je te dirai les noms si tu m'en donnes.

La foudre fût tombée aux pieds du policier, qu'il n'eût pas été plus épouvanté, car c'était bien de l'épouvante qu'il éprouvait devant les horizons qu'ouvraient à son esprit ces phrases encore obscures.

Il y eut brusquement en lui une espèce de réaction et, se levant, il saisit le bras de son fils, et dit violemment :

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? Explique-toi, et vite.

— Je viens de te dire... Il me faut de l'argent à tout prix... Je comptais en avoir, d'un autre côté, mais ça n'a pas réussi. Alors...

— Qu'en veux-tu faire ?

— Cela me regarde. Je veux cinq mille francs ; après, je te dirai qui a assassiné la mère Tapalœil.

Le sous-brigadier ne répondit pas. Ses yeux pénétrants, habitués à lire sur les visages, comme son esprit était habile à deviner le mensonge, étaient rivés sur ceux du jeune homme. Au bout d'un instant, il s'avança, saisit à nouveau son fils par le bras, et dit sourdement :

— Parle. Qui est-ce ?

— Tu me fais mal. Lâche-moi.

— Qui est-ce ?

Marcel essaya de se dégager, mais l'étreinte se resserra ; pourtant, il resta muet. Alors le père approcha son visage de celui du fils, et il murmura d'une voix à peine distincte :

— Ne dis rien, je sais, j'ai compris, j'ai deviné : c'est toi qui l'as tuée. Et parce que tu es mon fils, tu as pensé que je ne te ferais pas arrêter...

Il devait être effrayant, car le jeune homme poussa un cri auquel sa mère apparut sur le seuil.

— Rémy ! Que fais-tu ?... Tu es fou ! cria-t-elle.

— Tais-toi ! rugit-il. Et toi, misérable bandit, assassin, parleras-tu ? Avoue, ou je te tue !

Il avait saisi le gamin à la gorge, et le secouait avec frénésie. Sa femme se jeta sur lui, mais il la repoussa, et elle chancela. Et soudain, un râle le fit reculer : un flot de sang venait d'empourprer le visage de Marcel, et presque aussitôt jaillit par le nez et la bouche. Il voulut parler, appeler. Une horrible expression d'angoisse se peignit sur ses traits, et il tomba mollement sur le tapis.

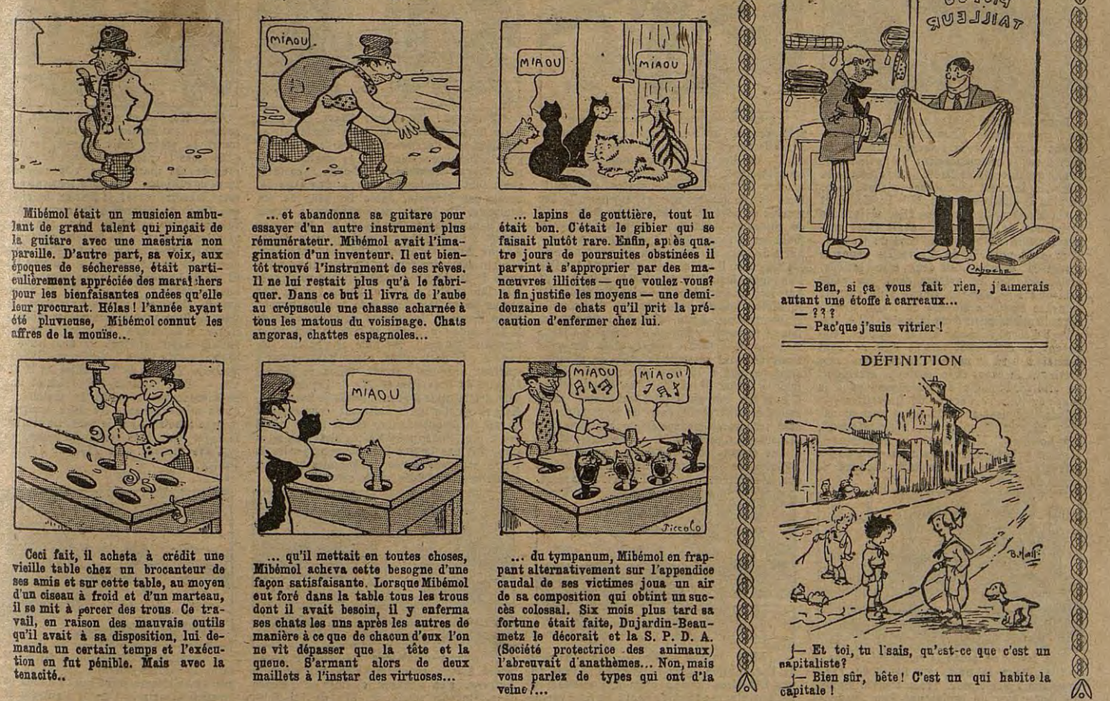
Ce fut en vain que l'on s'efforça de le ranimer. Un médecin appelé diagnostiqua une conséquence de la maladie de cœur qui se dissimulait, sournoise, dans l'organisme de l'adolescent.

— Une vive émotion, peut-être, conclut-il, ou bien une frayeur trop forte, une violence même légère, provoquant une syncope, suivie aussitôt de mort...

Marcel Gormas fut inhumé deux jours plus tard au milieu d'un concours sympathique et ému d'amis de sa famille. Son père assista aux obsèques, et tant que dura la cérémonie, ne prononça pas un mot, ne versa pas une larme. Il prit sa retraite un mois plus tard, mais il n'en jouit pas longtemps, car moins d'un an après il fut enfermé pour cause de folie furieuse dans un asile d'aliénés. C'est par ses divagations et les rares confidences de sa femme qu'on a pu reconstituer ce qui précède, et comme les assassins de la mère Tapalœil n'ont jamais été découverts, on ne sut pas si le sous-brigadier Gormas fut un justicier digne des temps antiques, ou bien le meurtrier de son propre fils.

GASTON CHOQUET.

MIOUSIQUE



Mibémol était un musicien ambulant de grand talent qui pinçait de la guitare avec une maestria non pareille. D'autre part, sa voix, aux époques de sécheresse, était particulièrement appréciée des maraîchers pour les bienfaisantes ondées qu'elle leur procurait. Hélas ! l'année ayant été pluvieuse, Mibémol connut les affres de la mouise...

... et abandonna sa guitare pour essayer d'un autre instrument plus rémunérateur. Mibémol avait l'imagination d'un inventeur. Il eut bientôt trouvé l'instrument de ses rêves. Il ne lui restait plus qu'à le fabriquer. Dans ce but il livra de l'aube au crépuscule une chasse acharnée à tous les matous du voisinage. Chats angoras, chattes espagnoles...

... lapins de gouttière, tout lui était bon. C'était le gibier qui se faisait plutôt rare. Enfin, après quatre jours de poursuites obstinées il parvint à s'approprier par des manœuvres illicites — que voulez-vous? la fin justifie les moyens — une demi-douzaine de chats qu'il prit la précaution d'enfermer chez lui.

Ceci fait, il acheta à crédit une vieille table chez un brocanteur de ses amis et sur cette table, au moyen d'un ciseau à froid et d'un marteau, il se mit à percer des trous. Ce travail, en raison des mauvais outils qu'il avait à sa disposition, lui demanda un certain temps et l'exécution en fut pénible. Mais avec la ténacité..

... qu'il mettait en toutes choses, Mibémol acheva cette besogne d'une façon satisfaisante. Lorsque Mibémol eut foré dans la table tous les trous dont il avait besoin, il y enferma ses chats les uns après les autres de manière à ce que de chacun d'eux l'on ne vît dépasser que la tête et la queue. S'armant alors de deux maillets à l'instar des virtuoses...

... du tympanum, Mibémol en frappant alternativement sur l'appendice caudal de ses victimes joua un air de sa composition qui obtint un succès colossal. Six mois plus tard sa fortune était faite, Dujardin-Beaumetz le décorait et la S. P. D. A. (Société protectrice des animaux) l'abreuvait d'anathèmes... Non, mais vous parlez de types qui ont d'la veine !...

— Ben, si ça vous fait rien, j'aimerais autant une étoffe à carreaux...
— ???
— Pac'que j'suis vitrier !

DÉFINITION

— Et toi, tu l'sais, qu'est-ce que c'est un capitaliste?
— Bien sûr, bête ! C'est un qui habite la capitale !

Demandez tous les Jeudis : CRI-CRI 16 Pages. 5 Centimes.

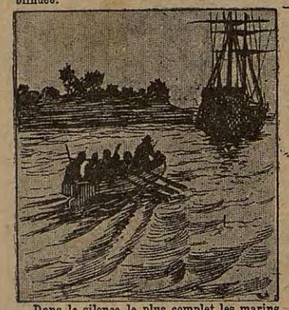
LES NÉGRIERS DES RIVIÈRES DU SUD (*Suite.*)

Jacques de Brévailles, sa fiancée Marie Le Mesnil, le mousse Alain Mouscot et M. Cervin ont juré d'exterminer la sinistre association de négriers établie sur la côte de Guinée et que dirige le roi nègre Mon-Ka-Té et son fils Arturo. A bord de leur goélette Gabian, ils arrivent à Lake-Worth, en Floride, où le capitaine Sharp, ancien associé de Mon-Ka-Té, mais qui a trahi le roi nègre (ce qu'ignorent M. de Brévailles et ses compagnons), se trouve avec son navire le Vulture chargé d'esclaves. A bord du Vulture, Sharp, qui est en train de causer avec un gros homme, ne prête nulle attention à l'arrivée du Gabian qu'il prend pour un navire négrier.

L'homme qui venait de répondre n'était autre que le fameux Morton, un des plus fameux marchands d'esclaves de la Floride et qui avait acheté au négrier la cargaison vivante contenue à bord du *Vulture*. Il reprit en désignant le *Gabian* : « Ce « rafiot » ne doit pas contenir grand chose ! Mais je vais quand même aller demain matin à bord ! Il suffit de si peu pour gâcher les prix ! » Sharp haussa les épaules : « Ne vous faites donc pas de bile ! dit-il au marchand d'esclaves ; et venez boire un verre de whisky j'en ai d'excellent ! » Sans se faire prier, Morton suivit le négrier dans sa cabine blindée.

Pendant ce temps, Jacques de Brévailles, M. de Cervin, Alain Mouscot et Marie Le Mesnil, ainsi que tout l'équipage du *Gabian*, moins un matelot resté sur le pont en sentinelle, s'étaient réunis dans le carré du petit navire. Jacque de Brévailles se leva et prit la parole : « Mes amis, dit-il, le navire qui est là est celui du capitaine Sharp. Je n'ai pas besoin de vous dire qui est le capitaine Sharp : vous le savez ! C'est lui qui a causé la perte de l'*Océan* et de la *Clorinde*, c'est lui qui a fait massacrer et torturer deux mille marins français ! Il est là. Il ne se doute de rien ! Si vous m'en croyez, nous mettrons le canot et la chaloupe à la mer, et, la nuit venue, nous envahirons le *Vulture* et profiterons du sommeil de ces misérables négriers pour les surprendre et leur infliger le châtiment qu'ils méritent ! » Des acclamations saluèrent ces mâles paroles. « Chut ! fit Jacques de Brévailles ; ne criez pas, mes amis ! L'on pourrait nous entendre du *Vulture* ! » Les marins réprimèrent leur enthousiasme, et, sans plus tarder, commencèrent à préparer l'expédition qui allait avoir lieu. Carabines, sabres et pistolets, barils de poudre et de balles furent montés de la cale et distribués à l'équipage. A six heures du soir, comme la nuit venait, Jacques de Brévailles fit manger tout le monde afin que, le moment venu, les marins fussent reposés et dispos.

A bord du *Vulture*, c'était le silence : le débarquement des esclaves avait été interrompu au coucher du soleil, et, à l'aide de sa longue-vue, Jacques de Brévailles pouvait apercevoir Sharp, son éternelle pipe au coin des lèvres, qui causait avec un de ses officiers. Rapidement, la nuit vint. Le calme s'étendit sur les bords du lagon. Dans les cases, le silence régna. Vers onze heures du soir, Jacques de Brévailles fit mettre à l'eau le canot et la chaloupe du *Gabian*, et les accosta le long du petit navire du côté opposé à celui où était ancré le *Vulture*, afin que, du navire négrier, l'on ne pût les voir.



Dans le silence le plus complet, les marins du *Gabian*, armés jusqu'aux dents, descendirent dans les deux embarcations. M. de Cervin eut le commandement de la chaloupe, tandis que Jacques de Brévailles se réserva la direction du canot dans lequel prirent place, en plus de quatre matelots, Mlle Le Mesnil et Alain Mouscot, car la jeune fille, malgré les insistances de son fiancé, avait énergiquement refusé de rester à bord du *Gabian*. Tout étant prêt, M. de Brévailles donna le signal du départ. Les deux embarcations, actionnées par les avirons dont les pales avaient été garnies de linges pour amortir leur choc contre la surface de l'eau, glissèrent silencieusement dans la nuit. Elles longèrent d'abord la coque du *Gabian*, puis, hardiment, se dirigèrent vers le *Vulture*. Tout dormait à bord du négrier. En quelques coups d'avirons, le canot et la chaloupe arrivèrent au pied de l'échelle de corde pendant à la poupe du *Vulture*. Jacques de Brévailles l'escalada hardiment et bondit sur le pont du navire négrier. Derrière lui, Alain Mouscot, Mlle Le Mesnil, M. de Cervin et les marins du *Gabian* grimpèrent. Soudain un coup de feu retentit dans la nuit : c'était l'homme de garde du *Vulture* qui...

... à moitié endormi appuyé contre le grand mât, venait d'apercevoir les envahisseurs, et avait déchargé son pistolet dans la direction de M. de Brévailles, mais sans l'atteindre heureusement. A l'avant du *Vulture*, un concert de grognements confus s'entendit. Cent cris féroces retentirent, et pêle-mêle, les marins du négrier, à demi-vêtus, mais armés de piques et de pistolets, se précipitèrent en foule sur le pont : « En avant, mes amis ! » hurla Jacques de Brévailles en courant vers les négriers. Dans la nuit, une lutte terrible s'engagea. Mais bien que les forbans fussent huit fois plus nombreux que les Français, ils faiblirent bientôt sous l'assaut furieux des braves marins. Alain Mouscot, surtout, se faisait remarquer par sa vaillance. Le jeune mousse, armé d'un « cabillot » de fer qu'il avait décroché au pied du mât de misaine, était partout à la fois et portait des coups furieux autour de lui. Marie Le Mesnil, digne fille de son père, avait suivi son fiancé dans la mêlée, et s'efforçait de parer les coups de piques dont les pirates menaçaient à chaque seconde M. de Brévailles. Bientôt, les négriers, réduits à une dizaine et réfugiés à l'avant de la goélette, se débandèrent. Sans plus se défendre, ils sautèrent à la mer afin d'éviter la mort.

« Et Sharp ! Allons voir Sharp ! » s'écria Alain Mouscot. Suivi de trois marins, il se précipita vers l'arrière du *Vulture*, et dégringola l'échelle conduisant à la cabine du pirate. Sharp, en entendant le fracas du combat, avait tout simplement cru à une bagarre, causée par l'ivresse, entre les gens de son équipage. Il s'était donc enfermé à triple tour dans sa cabine bardée de fer, afin de se mettre à l'abri d'une fantaisie possible de ses marins. Aussi fut-il stupéfait en entendant soudain des coups furieux ébranler la massive porte de sa chambre, tandis qu'une voix juvénile lui criait : « Ouvre, Sharp ! si tu n'es pas un lâche ! Ouvre que je te tue ! C'est moi Alain Mouscot, le mousse de l'*Océan* et de la *Clorinde* ! » Sharp se leva de son lit et frissonna de peur. En hâte, il s'habilla. De l'autre côté de la porte, Alain Mouscot et les marins, auxquels étaient venus se joindre Jacques de Brévailles et M. de Cervin, frappaient à la porte à grands coups de hache, et, malgré qu'elle fût solidement construite et garnie de plaques de fer, elle se déchiquetait peu à peu. Sharp passa un pistolet à sa ceinture, prit une longue lime et, sans perdre de temps, commença à scier les énormes barreaux de fer encastrés dans un des sabords.

Alain Mouscot et ses compagnons, pendant ce temps, continuaient leurs attaques furieuses contre la porte. Mais celle-ci tenait bon ! « Le Goas ! ordonna Jacques de Brévailles à un de ses marins : va vite chercher une barre de cabestan ; elle nous servira à enfoncer cette maudite porte ! Il faut en finir ! Il faut que Sharp se balance à la corne d'Artimon de son navire avant le jour, afin que nous puissions partir ! » Le matelot s'élança dans l'escalier. Presque au même instant, le grondement du canon retentit. Un choc terrible fit vibrer longuement le *Vulture*. « Qui donc nous canonne ? » s'écria M. de Brévailles, surpris. Comme il achevait ces mots, le matelot Le Goas revint. Il avait les mains vides ! il cria : « Capitaine ! Un brick vient d'entrer dans le lagon ! Il vient de nous envoyer un boulet ! — Un brick ! » s'écrièrent la fois Alain Mouscot, Jacques de Brévailles et M. de Cervin. — Oui, capitaine ! Un brick et finement gréé encore ! » répondit le matelot. Saisis d'une même pensée, les deux hommes et le mousse bondirent sur le pont. Ils reconnurent le *Tiger*, qui, sous ses hautes voiles, s'avançait avec lenteur. « Le *Tiger* ! » s'écria M. de Cervin.

Une bordée de coups de canon lui coupa la parole. Dans la nuit, les flancs du *Tiger* semblèrent s'embraser. Trois boulets vinrent s'enfoncer avec un bruit sourd dans les flancs du *Vulture*, tandis que les autres ricochaient sur l'eau noire, en faisant jaillir des gerbes d'écume, et allaient se perdre parmi les palétuviers de la rive ! Comment le *Tiger* se trouvait-il à Lake-Worth ? C'était bien simple. Après avoir vainement poursuivi la chaloupe dans laquelle Jacques de Brévailles et ses compagnons s'étaient enfuis, le féroce Arturo, croyant que la tempête avait fait sombrer la fragile embarcation, s'était décidé, après quelques heures de réflexions, à aller à Nantes demander quelques subsides...

... à MM. Durand et Barszec, les banquiers de l'association. Ceux-ci s'étaient bien un peu fait tirer l'oreille, mais Arturo avait su les convaincre et avait réussi à se faire verser dix mille francs qui lui avaient servi, concurremment avec l'argent trouvé dans la cabine de feu le capitaine Crutch, à payer les salaires de son équipage et à acheter des armes et des munitions. De Nantes, Arturo, après mûres réflexions, s'était dirigé sur Lake-Worth. Il laissait encore plus Sharp que Jacques de Brévailles et ses compagnons (qu'il croyait morts d'ailleurs), et n'avait plus qu'une idée en tête : se venger. Il s'était donc dit que, puisque Sharp avait fui avec 1,400 esclaves, il irait facilement les vendre...

... comme d'habitude à Lake-Worth. Le féroce Arturo comptait bien retrouver le *Vulture*, s'en emparer et faire périr Sharp dans d'atroces supplices, afin de lui faire avouer la vérité sur ce qu'était devenu l'or de l'*Océan*. Ainsi, arrivé devant Lake-Worth, Arturo ayant de loin reconnu le *Vulture*, avait, malgré la nuit, pénétré dans le lagon, et aussitôt canonné le navire négrier ! Sur le pont du *Vulture*, Jacques de Brévailles, M. de Cervin et Alain Mouscot restaient immobiles tant leur surprise était grande. Or, le *Tiger* se rapprochait toujours et continuait à canonner le *Vulture*. Il était évident qu'avant cinq minutes, le *Tiger* allait aborder le navire négrier ! A la lueur des coups de canon...

... Jacques de Brévailles aperçut une centaine de marins rangés à l'avant du brick et prêts à s'élancer sitôt que les deux navires seraient assez près l'un de l'autre. « Il faut regagner le *Gabian* ! fit résolument M. de Brévailles.. La moitié de nos hommes sont blessés ! Rester ici est impossible ! — Oh ! abandonner ce misérable Sharp, capitaine ! s'écria Alain Mouscot ; ce n'est pas... » Le *Tiger* n'était plus qu'à cinquante mètres du *Vulture* vers lequel le vent le faisait doucement dériver. « Ah ! ah ! je vous reconnais, M. de Brévailles ! glapit soudain Arturo... Et toi aussi, le mousse ! Je savais bien que vous étiez d'accord avec Sharp ! Cette fois-ci, vous ne m'échapperez pas ! » (*A suivre.*)

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Par une succession d'aventures extraordinaires, Marcel Dunot, jeune mécanicien français, est devenu président de la République du Honduras.

Contraint de fuir par une émeute, il gagne un port de la côte atlantique, et s'embarque sur un sloop.

Le capitaine de ce navire tente de le tuer pour s'emparer de son portefeuille.

Marcel Dunot parvient à fuir dans un canot, et, après avoir failli devenir la proie d'un requin, est recueilli par un paquebot qui écrase son embarcation.

Il débarque à Colon, ayant pour toute fortune un revolver rouillé.

Pour manger, il va l'offrir à un brocanteur chinois. Ce dernier ne veut pas l'acheter et déclare qu'il n'est même pas bon à faire de la vieille ferraille !

PREMIÈRE PARTIE

XXXII

Marcel Dunot, bien qu'il s'attendît un peu à cette réponse, n'en resta pas moins fort dépité.

— Merci ! dit-il en reprenant son revolver rouillé que le Chinois avait posé sur son comptoir.

— Vous n'avez rien autre à vendre ? questionna le brocanteur céleste en toisant son client.

— Ma foi, non !... Rien dans les mains, rien dans les poches ! répondit Marcel Dunot. Et c'est même bien ennuyeux, car je ne sais pas où passer la nuit !

— Ah ! ah !... Mais votre sombrero, je vous l'achète, si vous voulez !

— Mon sombrero ?

— Oui ! Votre chapeau ! fit le Chinois, en désignant le large chapeau de feutre « emprunté » par Marcel Dunot au señor Emilio Gonzalez, et qu'il avait réussi à conserver en dépit de toutes ses vicissitudes.

— Mais, je veux bien ! s'écria Marcel, en tendant le chapeau au Chinois.

Celui-ci s'en saisit et, à la clarté de la lampe à pétrole pendue au plafond de son échoppe, l'examina d'un air renfrogné.

— Hum ! murmura-t-il. Il a été mouillé !... Je l'aurais cru de meilleure qualité !... Le ruban est passé et troué, même !... Le cuir de la coiffe est noirci... Le feutre n'est pas fameux !... Hum... Cela ne vaut pas grand'chose !

— Enfin, combien m'en donnez-vous ? interrompit Marcel Dunot, impatienté.

— Heu... Vous savez... Je ne tiens plus guère à l'acheter, votre chapeau, maintenant que je l'ai vu de plus près !... Enfin, puisque vous ne savez pas où aller coucher, je veux bien faire un sacrifice... Je vous l'achète... Oui... Tenez, je vous l'achète quinze cents ! (0 fr. 75.)

— Sale magot ! Tu en as du toupet ! pensa Marcel Dunot, furieux. Mais il se contint et déclara :

— Vingt cents ou rien ! C'est à prendre ou à laisser !

Le Chinois poussa un soupir de détresse. Il examina une seconde fois le sombrero et dit :

— J'y perds ! J'y perds, c'est sûr ! C'est une bonne action que je fais ! Bouddha m'en tiendra compte !

Et, d'un tiroir qu'il ouvrit, il tira une pièce d'argent qu'il remit à Marcel Dunot. Celui-ci, impassible, l'empocha et sortit, tête nue !

Il avisa, après de multiples recherches, une sorte d'hôtel borgne, situé près du port et sur la devanture duquel se lisait *Fonda Francesa* (Auberge française).

— Tiens ! des compatriotes ! pensa Marcel Dunot. Je vais pouvoir parler un peu français : ce n'est pas malheureux !

Il poussa la porte, faite d'un volet assujetti par une bande de cuir servant de charnière, et se trouva dans une vaste salle, basse de plafond et garnie de tables de bois grossier fixées au sol, et autour desquelles une douzaine de robustes gaillards dînaient en échangeant de joyeux propos.

Marcel Dunot alla s'asseoir devant une table libre. Presque aussitôt, un gros homme le rejoignit et lui demanda en espagnol ce qu'il y avait pour son service.

— Vous êtes Français ? répondit Marcel Dunot à brûle-pourpoint.

— Oui ! fit l'homme, en français. Pourquoi ?

— Moi aussi, je suis Français, et j'ai juste vingt cents dans la poche, prix de mon chapeau que je viens de vendre à un Chinois... Est-ce que je peux avoir une chambre pour cette somme ?

— Bon Dieu ! Comme vous y allez ! s'écria l'hôtelier, jovial. Il n'y a sûrement pas longtemps que vous êtes à Colon, j'en jurerais ; car, sans cela, vous sauriez qu'avec vingt cents, il y a juste de quoi se faire cirer les bottes !... La moindre chambre vaut un dollar... C'est le prix ici, et ce n'est pas cher ! Mais, en qualité de compatriote, je vous offre une chambre pour rien pour cette nuit... Et vous dînerez avec la famille : on n'est pas des loups, foi de Louis Harty !

— Moi, je m'appelle Marcel Dunot... Et je vous remercie de tout cœur de votre aimable invitation !... J'espère vous rembourser bientôt ! Je suis mécanicien et, d'après ce qu'on m'a dit à bord du *Thames*, sur lequel je suis arrivé tout à l'heure, il ne me sera pas difficile de m'embaucher aux travaux du canal !

Louis Harty fit entendre un rire sonore et méprisant.

— Beau conseil qu'on vous a donné là !... Il n'y a plus rien à faire au canal, de ce côté-ci !... Il faut aller jusqu'à Gatun... D'abord, on ne vous embaucherait pas : le service du personnel est à Panama ! C'est là qu'il faut aller, si vous voulez trouver du travail !

— C'est loin, Panama ?

— A cent kilomètres, environ ! Et la route est dure ! Si vous n'avez pas le sou, je ne vois pas comment vous y arriverez ! Le trimard n'est pas drôle, dans ce pays !

— Eh ! Je vais tâcher de gagner quelque argent avant de me mettre en route ! J'en ai vu d'autres ! J'ai bon pied, bon œil ! Je ne suis pas manchot ! Je ferai n'importe quoi ! Dès demain, je vais chercher...

— Voilà qui me plaît ! s'écria Louis Harty. Vous me paraissez un brave garçon... Mais, quant à trouver du travail demain, vous pouvez vous mettre la ceinture, comme on dit !

— Et pourquoi ? fit Marcel, étonné.

— Parce que demain, c'est dimanche ! Et qu'on ne fait rien ici, le dimanche... Mais ne vous faites pas de bile, continua Louis Harty, en voyant la mine consternée de Marcel Dunot, vous passerez la journée avec nous ; et, lundi, je m'occuperai de mon côté à vous trouver quelque chose !

— Oh ! Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, et je suis...

— Ça va bien !... Levez-vous et venez manger la soupe avec nous : j'entends la bourgeoise qui s'impatiente !...

Emu d'un pareil accueil, Marcel Dunot se dressa et suivit son hôte dans l'arrière-boutique, cependant que Louis Harty appelait un jeune nègre et lui ordonnait de veiller à ce que les consommateurs attablés ne manquassent de rien.

Dans l'arrière-boutique, garnie d'un buffet d'acajou et d'une table ronde, deux femmes, une vieille et une jeune, se tenaient.

— Voici un compatriote, s'écria Louis Harty, en leur désignant Marcel Dunot. Mets un couvert, femme, il dîne avec nous ! C'est M. Marcel Dunot, mécanicien ! Je vais lui chercher de l'ouvrage dès après-demain !

Marcel s'inclina devant les deux femmes et, ainsi qu'on l'en conviait, s'assit devant un couvert. Le dîner fut gai et cordial.

Sans attendre qu'on le lui demandât, Marcel Dunot fit le récit de ses aventures, récit qui fit tour à tour frémir et rire ses hôtes.

Louis Harty, de son côté, apprit au jeune Français qu'il était établi depuis dix ans à Colon, mais que la fortune, jusqu'alors, ne lui avait guère souri.

Au dessert, il alla chercher une vieille bouteille de vin de France que les convives burent en pensant à la patrie absente.

A onze heures, le digne aubergiste mena Marcel Dunot à une petite chambrette située au premier étage et se retira après avoir souhaité une bonne nuit à son hôte.

Marcel Dunot, s'étant rapidement déshabillé, se jeta sur le petit lit surmonté d'un moustiquaire qui occupait un des coins de la chambre, et s'endormit en faisant des rêves de fortune.

A son habitude, il se réveilla de bonne heure le lendemain matin et, aussitôt levé, descendit dans la salle commune de l'auberge.

Louis Harty s'y trouvait déjà.

— Eh bien ! demanda-t-il, ça va ?...

— Mais, oui ! Merci !

— Tant mieux !... Aujourd'hui, je n'ouvre pas : tout le monde quitte la ville ici, le dimanche !... Alors, nous faisons comme les autres !... A dix heures, tout à l'heure, il doit y avoir un fameux match de boxe, aux environs de la ville, à Caboto !...

« C'est pour le championnat d'Amérique ! Nous allons voir cela ! Cela paraît devoir être très intéressant !

« Naturellement, vous venez avec nous : j'ai quatre places : autant les utiliser !

— Vous êtes trop bon, vraiment !

— Allons, allons ! Est-ce que vous ne feriez pas la même chose à ma place ? Si ! Alors ? Ne vous étonnez pas ! Nous allons, maintenant, prendre une bonne tasse de café, et en route !

— C'est entendu ! fit Marcel Dunot, sans insister. Mais, quand même, en voilà une idée de donner un match de boxe aussi important que celui-là dans une petite ville de rien du tout ! C'aurait été mieux à New-York, par exemple, ou à Chicago... Enfin, dans un grand centre !

— Bien pensé ! Et les organisateurs ont eu la même idée que vous ; mais comme il s'agit d'un combat entre un blanc et un

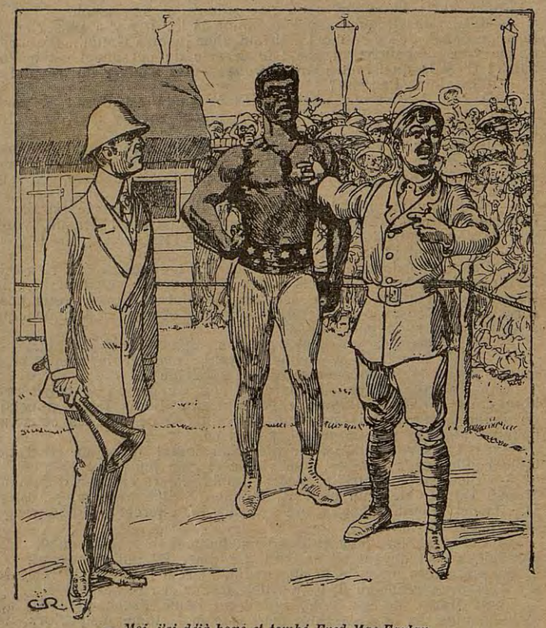
mulâtre, aucune ville des Etats-Unis, de crainte de troubles (car les blancs et les hommes de couleur ne peuvent pas se voir, là-bas, aucune ville, donc, n'a voulu du match chez elle !

« Voilà quatre mois que cela dure ! En vain, les impresarios se sont adressés à San-Francisco, à New-Orléans, à Mobile, à Charleston, à Salt-Lake-City, chez les Mormons, même ; partout, on a refusé de les recevoir ! Alors, ils ont été au Mexique : à Vera-Cruz, à Mexico, à Tampico, à Téhuantepec ! Même refus !

« Alors, en fin de compte, comme tout le monde les blaguait, que l'enjeu en question est sérieux : 200,000 dollars (un million de francs), pour le gagnant, et qu'enfin il fallait que le match ait lieu, ils ont fini par échouer ici, à Caboto, où l'alcade a mis un champ à leur disposition : c'est par lui que j'ai eu les places.

« Car vous pensez qu'elles sont disputées ! Des amateurs sont venus de tous les pays du monde pour voir cela ! Il y a plus de dix mille étrangers à Caboto ! Vous verrez !

« Dame, on ne voit pas cela tous les jours, un combat entre Fitz Shamrock, l'Ours de l'Ouest, et le terrible Fred Mac-Farlan, le mulâtre, champion du monde des poids lourds !



— Moi, j'ai déjà boxé et tombé Fred Mac-Farlan.

— Oui ? Comment avez-vous dit ? interrompit Marcel Dunot en tressaillant.

— Fitz Shamrock, l'Ours de l'Ouest !

— Non ! L'autre !

— Fred Mac-Farlan, le mulâtre !

— Oui !... Ah !

— Quoi, vous le connaissez ? s'écria Louis Harty, étonné.

— Oui... c'est-à-dire que... que j'ai entendu parler de lui ! répondit Marcel, n'osant affirmer, de crainte de n'être pas cru, qu'il avait, à New-York, magistralement boxé le mulâtre.

Mais Louis Harty, sans s'apercevoir de son embarras, observa :

— Ce n'est pas étonnant ! Qui ne connaît pas Mac-Farlan ? Pour moi, Fitz Shamrock est sûr de son affaire ! Il ne tiendra pas dix minutes devant le mulâtre ! Ah ! cela va être un beau combat, bien sûr !

La femme de l'aubergiste interrompit cette conversation.

— Louis ! cria-t-elle. Viens ! Le café va être froid !

Les deux hommes, souriants, se dirigèrent vers l'arrière-boutique, où de larges bols de café fumant les attendaient.

Déjà, Mme Harty et sa mère, vêtues de leurs plus beaux habits, étaient prêtes à partir.

Marcel Dunot et Louis Harty absorbèrent rapidement le contenu de leurs bols et se dirigèrent vers la porte de la rue. Après que Louis Harty eût lui-même donné deux tours de clé à la serrure, la petite troupe se dirigea vers une avenue toute proche et dans laquelle passaient les tramways électriques allant à Caboto.

Tous quatre y grimpèrent et, après une heure et demie de trajet à travers une campagne aride et déserte, arrivèrent enfin sur la grande place du village qui avait l'honneur de servir de théâtre au match Fitz Shamrock-Fred Mac-Farlan.

Une foule énorme s'y pressait : ingénieurs du canal, tout de blanc vêtus, ayant avec eux leurs femmes, de minces et blondes Américaines surchargées de bijoux, capitaines de navires aux faces hâlées, marins en goguette, ouvriers et terrassiers italiens et chinois, *hijos del pais* (enfants du pays), nègres, mulâtres, quarterons, planteurs aux amples vêtements blancs, aux chemises rouges sang de bœuf, et leurs femmes, de belles créoles qui se dandinaient en agitant au-dessus d'elles leurs ombrelles de soie brillantes comme des astres.

Des jeunes nègres, des maigres Chinois, passaient agilement parmi toute cette foule : les uns offraient de donner un coup de brosse aux chaussures de toile blanche, d'autres portaient de larges plateaux de bois chargés d'ananas et d'oranges ; certains vendaient des sorbets et ce n'étaient pas les moins achalandés !

Par instants, un cavalier, brutal et hurlant, monté sur un cheval à demi-sauvage, fendait la foule. Des cris de femmes peureuses, des grognements de fureur s'entendaient...

Une poussière jaune remplissait l'air chaud.

Mais qu'importait ! Tout ce peuple, riches et pauvres, nègres ou blancs, vieux et jeunes, continuait sa route comme un fleuve vers une plaine voisine, autour de laquelle de hauts mâts avaient été plantés et étaient surmontés d'oriflammes que le calme absolu de l'air laissait pendre comme des loques.

Marcel Dunot et ses compagnons, après avoir piétiné pendant plus d'une heure parmi la poussière aveuglante, parvinrent enfin devant les tourniquets installés dans une des ouvertures du mur en planches entourant la vaste plaine.

Grâce aux cartes que possédait Louis Harty, les quatre Français passèrent sans difficulté.

Un Américain leur indiqua leur place. Elles étaient excellentes, à moins de cinq mètres du *ring*. Ils s'assirent, tout heureux d'être enfin installés.

Au centre de l'enceinte délimitée par quatre pieux plantés en terre et supportant une corde tendue, du sable jaune avait été semé.

Personne encore.

Les futurs combattants devaient se trouver, chacun avec ses soigneurs, dans une des deux baraques en planches recouvertes de toile goudronnée, qui se voyaient à quelques mètres du ring.

Seul, au milieu de l'espace libre, un gentleman fort élégant : souliers jaunes, costume de toile kaki coupé à la dernière mode, casque-champignon sur la tête, se tenait impassible, bien qu'il fût le point de mire des cinquante mille personnes contenues dans la gigantesque enceinte.

— Qu'est-ce que c'est que ce type-là ? demanda Marcel Dunot à Louis Harty, en désignant l'inconnu.

— Eh ! C'est l'arbitre ! Le célèbre Jimmy Clobbs ! Il n'y a pas de beau combat sans lui ! Tenez ! Il regarde sa montre ! Ça va être le moment.

En effet, Jimmy Clobbs, ayant jeté sur la foule un coup d'œil dédaigneux et ennuyé, marcha vers une cloche pendue à une potence de bois, et en cogna trois fois le battant.

Presque instantanément, les portes des deux cabanes de bois s'ouvrirent, et, escortés de leurs soigneurs, Fitz Shamrock, l'Ours des Montagnes Rocheuses, et Fred Mac-Farlan, champion du monde, parurent.

Un concert de vociférations retentit :

— Viva Mac-Farlan !

— Fitz Shamrock for ever !

Marcel Dunot tressaillit en reconnaissant le mulâtre : c'était bien son agresseur des bords de l'Hudson, lors de ses démêlés avec la Main-Noire.

Seulement, Fred Mac-Farlan, nu jusqu'à la ceinture, apparaissait en plein jour encore plus formidable, avec sa face au menton en avant, ses petits yeux, son front bas planté au sommet de cheveux crêpus, ses larges épaules et ses muscles saillants comme ceux d'un athlète de bronze.

Il portait à sa ceinture, au-dessus de son maillot, une large écharpe de soie rouge semée d'étoiles bleues, attribut de son titre de champion d'Amérique.

Autour de son cou, pendu à une mince chaîne de platine, Marcel Dunot reconnut la tête de mort en or que le mulâtre portait le jour où il l'avait si bien boxé !

Fitz Shamrock, lui aussi, avait l'aspect formidable. C'était un gaillard long et maigre, tout en os et en muscles. Des tatouages bleuâtres zébraient sa chair jaunâtre, sous laquelle les muscles roulaient au moindre mouvement.

Lui aussi avait le torse nu.

Les deux colosses pénétrèrent ensemble dans le ring, chacun par un côté opposé.

Ils marchèrent l'un vers l'autre, et s'arrêtèrent lorsqu'une distance de deux mètres les sépara.

Cérémonieusement, ils se serrèrent la main, tandis qu'un orchestre de nègres attaquait avec vigueur le *Yankee Doodle*.

— Etes-vous prêts, gentlemen ? demanda Jimmy Clobbs, l'arbitre, d'une voix lente et métallique.

— *Yes !* répondirent simultanément les deux boxeurs.

Jimmy Clobbs, l'œil fixé sur son chronomètre en or qu'il tenait à la main, attendit quelques secondes, et, au milieu d'un silence de mort, prononça :

— Allez !

Frec Mac-Farlan et Fitz Shamrock, les poings croisés, les muscles bandés, restèrent un moment immobiles, s'observant.

Puis, soudain, le mulâtre se détendit comme une panthère.

Ses poings, formidables et agiles, tournoyèrent autour de son adversaire.

Mais Fitz Shamrock était sur ses gardes, et, pendant le premier round, aucun des deux hommes ne fut sérieusement touché.

A la seconde reprise, Fitz Shamrock reçut un *direct* à la mâchoire, mais pocha superbement l'œil du mulâtre.

En somme, rien de décisif : il était clair que les deux combattants n'osaient se lancer à fond, conscients, chacun, de la force de son adversaire.

Cependant, à partir de la sixième reprise, Fred Mac-Farlan s'enhardit peu à peu. Il plaça successivement quelques coups heureux qui essoufflèrent Fitz Shamrock assez fortement...

Sur son banc, Marcel Dunot avait légèrement pâli.

A voir le misérable Mac-Farlan, il se rappelait les tortures qu'il avait subies du fait de la *Main-Noire*, tant à New-York qu'à Chicago ; il se revoyait prisonnier, condamné à mort, puis arrêté faussement sur l'indication de la sinistre association ; et, à ces souvenirs, son sang bouillait dans ses veines !

— Qu'avez-vous, monsieur Dunot ? s'écria Louis Harty en s'apercevant de l'agitation croissante du jeune Français. Cela vous ennuie que ce soit Fitz Shamrock qui encaisse... Bing !... Je crois que le mulâtre vient de lui casser la mâchoire à ce coup !

« Dame, je vous comprends ! Pour l'honneur de la race blanche, il vaudrait mieux que ce soit Fitz Shamrock qui gagne, c'est sûr !

« Mais, décidément, il n'est pas de force !... Regardez ! Il chancelle... Non !... Il se relève ! Ah ! Ouaille ! le mulâtre en fait ce qu'il veut ! Après tout, moi, vous savez, pour ce que ça me met dans la poche, je m'en bats l'œil !

Mais Marcel Dunot n'écoutait pas.

Les mains tremblantes, le corps penché en avant, les lèvres sèches, les yeux désorbités, il suivait le combat comme si sa vie en eût dépendu.

Louis Harty l'avait bien dit : le mulâtre était de beaucoup supérieur à son adversaire.

D'un dernier coup, asséné au menton, Fred Mac-Farlan termina le combat.

Fitz Shamrock, tel un bœuf assommé, s'écroula sur le sable, les mains ouvertes, la face en avant...

Mille et mille hurlements de triomphe et de rage retentirent.

Cependant, l'arbitre calme et impassible, regardait sa montre, tandis que les soigneurs du champion blanc essayaient en vain de le remettre sur pied...

Jimmy Clobbs leva la tête.

Instantanément, le silence se fit.

— Je proclame Fred Mac-Farlan, champion d'Amérique, vainqueur de Fitz Shamrock ! dit-il lentement.

Et, d'un geste sec, il ferma le boîtier de son chronomètre d'or. De nouveau, un concert de cris de triomphe, de rage, et de désappointement monta vers le ciel.

Fred Mac-Farlan, un sourire de brute à ses lèvres tuméfiées et sanglantes, s'était posté au milieu du ring dans une attitude avantageuse, afin qu'on le photographiât.

Son *manager* cria, dans un gigantesque porte-voix de cuivre :

— Fred Mac-Farlan est prêt à se mesurer contre qui voudra ! Il ne craint personne ! Il boxera à partir de cent mille dollars d'enjeu, déposés en banque !

Avant que Louis Harty, qui le croyait devenu fou, ait pu le retenir, Marcel Dunot bondit dans le ring.

— Et moi, hurla-t-il en anglais, moi, j'ai déjà boxé et tombé Fred Mac-Farlan, il y a six mois ! Et, s'il n'est pas un lâche, je suis prêt à boxer tout de suite ! S'il refuse, c'est qu'il a peur !

(A suivre.)

LES RAISINS DU GRAND-DUC

Un jour le grand duc de Gérolstein avisa en de ses féaux sujets qui recevait, sans piper, une volée de bois vert de sa trop acariâtre épouse. « Ha ! ha ! » fit-il bonnement et sans plus s'appesantir sur ce minime incident. Mais, le lendemain, entendant une autre commère aubader acrimonieusement son époux qui, sous ce déluge de reproches, restait muet et penaud, le grand duc fit : « Hé ! hé ! »

Et, s'étant confortablement appuyé le menton sur la paume de la main, cette pause étant, d'après les statuaires, la figure allégorique représentant le profond penseur, le grand duc descendit en lui-même, songea, et finalement trouva souverainement fou, absurde, idiot et dérisoire la ridicule manie qu'avaient les femmes de ses Etats de mener leurs maris par le bout du nez.

Ayant mûrement réfléchi et approfondi ce cas matrimonial, le dimanche suivant, sur la Place du Gouvernement, le grand-duc, monté sur une estrade, tint ce langage à son bon peuple qui se trouvait là, réuni en foule, prévenu qu'il avait été par les crieurs publics qu'il était convié à ouïr une harangue de son prince :

« Gentilshommes et bourgeois, dit le grand-duc, manants et paysans, vous vous laissez tous, autant que vous êtes, mener par vos femmes, à la baguette il est très juste d'être de bons maris, dévoués, pleins de zèle, mais de là à vous abaisser au rôle de chiens muselés, il y a une nuance !... » A ces mots, le discours fut coupé par de violentes protestations indignées.

Messieurs les hommes mariés ne voulaient pas avouer la véracité des faits précités ; quant à Mesdames leurs épouses, elles sourisient, goguenardes ! Pourtant, le grand-duc, sans se laisser déborder par ces interruptions, et sans lâcher le fil de son discours, continua : « Puisque vous prétendez, Messieurs, porter la culotte et être les maîtres dans vos ménages, voici ce que je vous propose...

« ... Demain, en mon château, j'autoriserai tous ceux qui sauront me démontrer que chez eux ils agissent à leur guise, à piller et à emporter ce qu'ils voudront de mon raisin dit « les ceps Grands-Ducaux » qui sont les plus savoureux de mes Etats. J'ai dit, et j'attendrai et recevrai toute la matinée ceux qui se croient aptes à saccager de droit mon vignoble. » Chacun, le speech terminé, s'en fut en son logis.

Le lendemain, une foultitude de gens, tous munis de leur livret de mariage, appartenant à toutes les classes de la société, et étant porteurs qui, d'un panier, qu'd'un sac ou d'une manne, étaient introduits chacun à leur tour auprès du seigneur duc. Celui-ci les interrogeait et les cuisinait si habilement qu'ils durent avouer qu'ils ne faisaient rien sans le consentement de leur femme !

Le grand-duc se frottait allègrement les mains, heureux de voir ses belles vignes sauvées des mains de ces vandales. Il ne lui restait plus qu'à confondre un dernier compétiteur ; mais celui-ci, paysan madré s'il en fut, répondait victorieusement à toutes les questions, et évitait habilement tous les pièges. Bref, le grand-duc, vaincu, dut se rendre. « Compliments, l'ami, dit alors le prince, entre, tu es chez toi !...

« ... Je suis heureux de trouver enfin un de mes sujets maître en ses pénates : va piller mes vignobles !... Mais, mon gars, pourquoi donc as-tu pris un panier aussi petit, tu ne pourras emporter grand'chose ? — Eh, Monseigneur, c'est bien c'que j'y disais, pardine, seulement, voilà, qu'i a pas voulu ! — Et ? Qui ça, elle ? — Ben, donc, ma gueuse de femme ! »

REGRETS JUSTIFIÉS

— Dommage que je sois cul-de-jatte, mon rêve était justement d'avoir un *valet de pied !*

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)

Après avoir vendu leurs cinquante chevaux de bois aux Serbes, les Pieds-Nickelés, riches de vingt-cinq mille francs que leur rapportait cette colossale escroquerie, n'avaient plus qu'un désir : c'était de s'enfuir au plus vite. « Grouillons-nous de faire nos valises et de nous fuiter, disait Filochard en donnant l'exemple de la précipitation, car si nous étions encore ici ce soir on risquerait fort d'être taillés à coup de serbes. Mon signalement a dû être donné partout, le vôtre aussi, et nous ne devons pas oublier que c'est notre peau qui est en jeu. Comme nous n'en avons pas de rechange, il faut en prendre soin. » Après avoir réglé leur dépense à l'hôtel...

... Croquignol, Riboudingue et Filochard, l'oreille aux écoutes et l'œil aux aguets, se faufilèrent jusqu'à la gare. Riboudingue prit les billets et le trio rabattant chacun sa coiffure sur ses yeux afin de dissimuler ses traits monta dans un train rapide qui devait le conduire directement à Sofia.

« Nous venons de l'échapper belle, chuchotait Croquignol dès qu'ils furent hors de la ville. Au moment où le train démarrait j'ai aperçu un officier qui s'yeutait tous les compartiments afin de s'assurer que nous y étions pas cachés. Aussitôt je me suis mis à faire de la buée contre les glaces de la portière. — Tous mes compliments, Croquignol, c'est une vraie buée de sauvetage ! » blaguait Riboudingue...

... qui ne ratait jamais l'occasion de faire un jeu de mots. A bavarder de choses et autres, le temps que mit le train a parcourir la distance qui sépare Nich de la capitale bulgare leur parut beaucoup moins long. En arrivant à Sofia, les trois amis ayant le gosier triple ses n'eurent rien de plus pressé que d'entrer dans un café où se trouvaient des officiers bulgares. Après s'être fait servir des rafraîchissements, Riboudingue, afin d'attirer sur eux...

... l'attention des officiers présents demanda à haute voix à ses complices « Où en est cette importante commande de canons que nous devons livrer aux Turcs ? — Elle est en bonne voie, » répondit Croquignol. Un des officiers qui se trouvait le plus près du trio et comprenait fort bien le français...

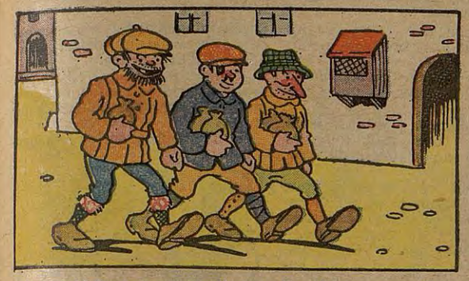
...avait entendu la demande et la réponse, s'approchait des trois amis sous un prétexte quelconque, il lia conversation avec eux. Filochard qu'il questionnait de préférence ne fit aucune difficulté pour lui apprendre que ses amis et lui étaient les représentants d'une importante fabrique de canons.

« En ce moment-ci, ajoutait-il, nous n'avons pas à nous plaindre du marasme des affaires, ce serait plutôt le contraire... On nous demande des canons de tous côtés et nous ne savons plus où donner de la tête. La semaine dernière encore, les Turcs nous ont fait une commande de cent mille francs. »

L'officier satisfait de ces renseignements retourna près de ses camarades afin de leur faire part de ce qu'il venait d'apprendre. Parmi ces officiers se trouvait un général. Il vint trouver les Pieds-Nickelés et leur proposa de céder à la Bulgarie la commande qui devait être livrée aux Turcs. « Pour vous décider, disait-il, je vous offre 50,000 francs en plus des 100,000, prix convenu avec le gouvernement turc et somme sur laquelle...

« ... vous m'apprenez qu'un fort acompte a déjà été versé. Que décidez-vous, messieurs Nous vous laissons un instan pour discuter notre proposition entre vous et nous faire connaître votre réponse. — C'est tout décidé, mon général, répondit Filochard; nous marchons dans la combine. Il ne vous reste plus qu'à nous abouler les 50,000 balles de suite et ce sera une affaire faite, les Turcs attendront »

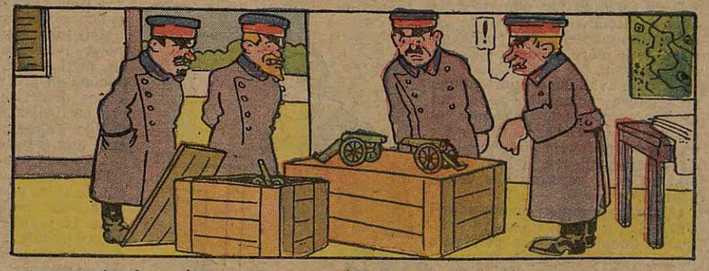
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)



Le général bulgare n'ayant pas cette somme-là sur lui envoya son officier d'ordonnance la chercher à son domicile. Dès que ce dernier fut de retour, Filochard, en échange d'un reçu qu'il signa, bien entendu, d'un faux nom, fut mis séance tenante en possession des trois sacs renfermant les 50,000 francs et par excès de délicatesse il refusa de vérifier si la dite somme était bien exactement comptée.

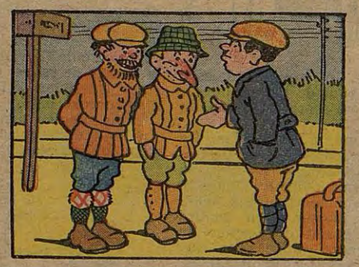
Les Pieds-Nickelés portant chacun leur sac rentrèrent à l'hôtel fous de joie en voyant la fortune sourire à leurs entreprises. « Si ça continue encore quelque temps comme ça, jubilait Croquignol, nous serons bientôt tous les trois millionnaires ... Alors vous parlez, les aminches, qu'on en jettera, de la grille ! » Après que les Pieds-Nickelés eurent quitté le café, les officiers bulgares manifestèrent sans réserve le plaisir qu'ils éprouvaient à la pensée du bon tour qu'ils venaient de jouer aux Turcs en se faisant livrer les canons qui leur étaient destinés.

Une semaine plus tard deux caisses arrivèrent à l'adresse du général bulgare qui parut excessivement surpris de cet envoi. « Nous ne sommes pas encore à l'époque des étrennes, se disait-il ce n'est ni ma fête, ni mon anniversaire. Je n'attends de cadeau de personne et je suis aussi impatient...

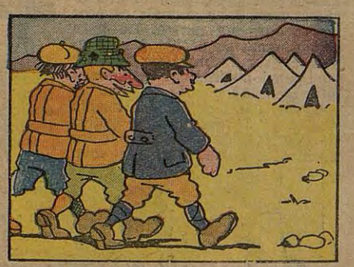


« ... que curieux de connaître le contenu de ces deux caisses. » Les officiers qui l'entouraient étaient tout autant désireux que lui de le savoir. En leur présence le général donna l'ordre d'ouvrir les deux mystérieux colis A peine les couvercles étaient-ils enlevés que l'on aperçut soigneusement rangés des petits canons en bois dont le prix ne devait certainement point dépasser dix-neuf sous. A la commande était jointe une lettre de ce vieux coquin de Filochard. Le général les yeux écarquillés par le plus superlatif des ahurissements se demandait s'il n'était pas le jouet d'un songe.

Son premier saisissement passé, il lui fallut bien se se rendre à l'évidence et s'avouer qu'il s'était fait estamper dans les grands prix La veille de la réception des deux caisses par le général, les Pieds-Nickelés avaient pris leurs dispositions en conséquence et la poudre d'escampette...

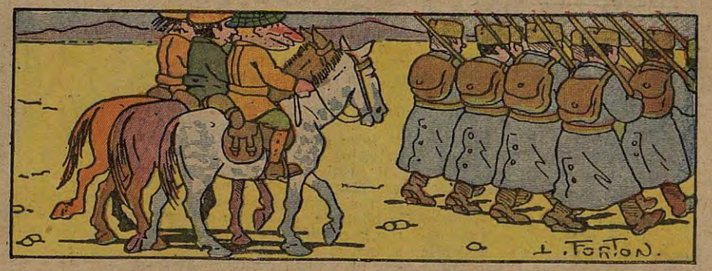


... par la même occasion. Le climat de Sofia ne leur disait plus rien. Ils le trouvaient contraire à leurs bronches. C'est pourquoi ils utilisèrent derechef le chemin de fer qui devait les reconduire à la frontière et avec intention oublièrent d'envoyer des P. P. C. Ils se retrouvèrent en Serbie...



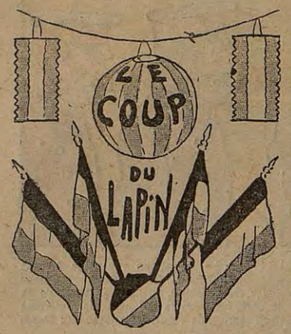
... et se demandèrent avec inquiétude si leur histoire à la graisse de chevaux de bois encore toute récente n'allait pas leur attirer quelques désagréments. « Il me semble apercevoir un camp sur la ligne de frontière, fit observer Riboudingue ; allons nous y présenter comme correspondants de journaux ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les trois inséparables se dirigèrent vers le camp en question. Aussitôt arrivés, ils furent présentés au général serbe qui leur dit : « Vous êtes Français, mes amis, et vous avez des bobines si séduisantes, si franchement sympathiques que je suis particulièrement heureux de vous autoriser...



«... à suivre les manœuvres de mon armée, mais de les suivre à une distance telle que vous n'ayez rien à craindre des projectiles ennemis. « Merci mon général, vous nous comblez ! répondit Riboudingue au nom du trio. Quant à notre cuir, ne vous en inquiétez pas ! Nous en prendrons soin ! » Sur ces mots les Pieds-Nickelés qui ne regardaient pas à la dépense achetèrent des chevaux, plus sérieux que ceux qu'ils avaient vendus, et s'étant équipés en correspondants de guerre, ils partirent à la recherche de nouvelles aventures qui ne devaient point leur faire défaut comme on le verra par la suite.

(*A suivre.*)



Dans un petit pavillon, tout en haut de Belleville, habitait la famille Choupommé, composée du père, de la mère, de deux garçons et d'un lapin.

Le lapin avait été rapporté d'une villégiature champêtre ; on lui avait construit une avenante et spacieuse cabane ; et il servait d'amusement favori, autrement dit de souffre-douleurs, à Toto et Julot, les deux héritiers des Choupommé.

Cependant, copieusement nourri d'épluchures de légumes et de pissenlits cueillis sur les poétiques fortifs, Jeannot le lapin engraissa tant et si bien qu'on décida de le tuer et d'en faire une succulente gibelotte pour la prochaine fête nationale.

Le 12 juillet arriva ; Jeannot n'avait plus que quarante-huit heures à vivre sans pouvoir espérer un recours en grâce. Le père Choupommé se décida à se renseigner sur la manière de tuer son pensionnaire, car il ignorait totalement la façon de s'y prendre.

L'épicier du coin lui conseilla d'attacher Jeannot par les pattes de derrière, de le saisir par les oreilles et de tirer un bon coup

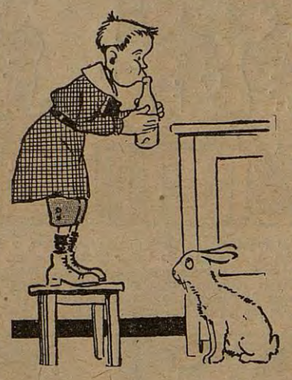
sec. Couic ! c'était le coup du lapin. Il n'y avait plus qu'à lui enlever un œil pour faire couler le sang et à l'écorcher. C'était fait.

La boulangère, dont le père Choupommé prit aussi conseil, émit l'avis qu'il était bien plus simple d'asséner un bon coup de bâton, sur la nuque du rongeur avant de le saigner et de l'écorcher. Quant au boucher, il dit que la meilleure solution était encore d'égorger l'animal.

Le bon Choupommé resta perplexe. Lui qui n'avait jamais tué une mouche de sa vie, lui qui n'aurait pas fait de mal à un tigre ou à un lion, répugnait à faire brusquement passer de vie à trépas un innocent animal. Il lui semblait sentir dans les mains les tressauts d'agonie de la bête. Jamais il n'aurait le courage de s'en faire le meurtrier.

Heureusement, comme il allait chez le père Sacavin, le tenancier du « Bar Démocratique », il trouva là le bon « tuyau » qu'il cherchait.

— Parbleu ! lui dit le père Sacavin, ça n'est pas difficile. Vous prenez votre lapin vous lui faites avaler un ou deux petits verres



d'eau-de-vie, et vous le laissez faire... Au bout de trois minutes, couic !.. il est mort : le coup du lapin, quoi !

Choupommé, n'hésita plus. De cette façon, Jeannot aurait un trépas agréable. Mourir ivre-mort, la fin que rêvait pour lui-même le bon Choupommé. Heureux Jeannot ! Sans hésiter, son maître acheta un grand demi-setier de vieux Calvados, dose plus que suffisante pour tuer trois lapins, affirma Sacavin.

En rentrant chez lui, Choupommé expliqua la façon dont il comptait occire Jeannot. On mit la bouteille de marc sur une planche du buffet, et songeant au 14 juillet proche, on commença à pavoiser la maison.

Mais Totor, l'aîné des garçons, avait hérité de l'affection que portait son père à tous les breuvages en général et à l'alcool en particulier. Il trouvait que c'était gâcher de bonne marchandise que de faire ingurgiter tant de vieux Calvados à un vulgaire lapin !

Il résolut donc d'éviter que le gaspillage fût trop complet. Pour ce, il s'empara subrepticement de la bouteille, en mit de côté environ la moitié pour son usage personnel et pour masquer son larcin, fit le plein du flacon avec de l'eau pure.

Or, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Julot pénétra à son tour dans la cuisine. Il avait à peine un an de moins que Totor et marchait brillamment sur les traces de son aîné, et comme lui ne boudait pas sur une petite goutte.

Il s'empara donc du flacon de marc, le déboucha, le flaira, en but une gorgée.

— Pas fameux ! dit-il... mais c'est égal : cela vaut toujours mieux que du « sirop de grenouille ».

Il en mit de côté la moitié pour son usage personnel, et pour masquer le vide produit, remplit la bouteille avec de l'eau filtrée.

Voilà-t-il pas que Mme Choupommé elle-même s'en vint fureter auprès du buffet. Elle aperçut la bouteille de marc.

— Il faut avoir du marc soin, pensa-t-elle... Si j'y goûtais un peu, pour voir.

Elle s'en versa un petit verre.

— Hum ! pas grand goût ce Calvados, je l'aurais cru plus fort.

Mais pour bien apprécier une liqueur, il ne faut pas s'en tenir à un petit verre. La mère Choupommé en prit un second... Il n'y a pas deux sans trois... elle en prit un troisième... etc. Si bien qu'elle s'aperçut que la bouteille était aux trois quarts vide.

— Diable, fit-elle.

Et pour que son mari ne s'aperçût de rien, elle remplit le flacon avec l'eau limpide du robinet...

Le 14 juillet arriva. Fanfares, pétards, bals... Dans le pavillon des Choupommé ce fut un beau remue-ménage. En grande pompe Jeannot fut extrait de sa cabane et mené dans la cuisine, pour la circonstance transformée en abattoir.

Assis sur une chaise, le brave Choupommé s'empara de Jeannot, l'immobilisa entre ses genoux et lui versa entre les lèvres un bon petit verre de Calvados. Puis toute la famille se retira, n'ayant pas le cœur d'assister à l'agonie de la malheureuse bête.

Trois minutes, avait dit Sacavin. Au bout d'un quart d'heure, les Choupommé réintégrèrent la cui-

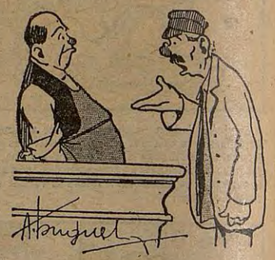
sine. Tranquillement assis sur son train de derrière, Jeannot les regardait d'un petit air narquois en dégustant une carotte succulente.

— Il a la vie dure ! dit Choupommé.

Et ayant derechef saisi Jeannot il lui ingurgita un second petit verre de marc... Au bout d'un quart d'heure même résultat négatif... Un troisième petit verre fut encore administré au rongeur qui demeura aussi insouciant qu'au début de l'expérience.

— Ignoble gourmand ! Sale poivrot ! détestable alcoolique ! grognait le père. Tu vas me coûter cher !

Et il lui fit absorber un qua-



trième petit verre... Jeannot ne s'en porta pas plus mal... C'est alors que le brave Choupommé se sentit plein d'un noir soupçon. D'un trait il vida le flacon de Calvados.

— Pouah ! fit-il cela ne sent que l'eau !

Et incapable de deviner les successifs baptêmes de son marc, il s'en prit au marchand de vin :

— Misérable voleur ! infâme escroc empoisonneur ! Je vais lui dire son fait.

Il saisit sa casquette et bondit chez Sacavin où il fit une sensationnelle entrée.

— Vieux bandit ! lui dit-il, tu m'as vendu 25 sous, un demi-setier de marc pour tuer mon lapin, et mon lapin vit encore parce que ton calvados était aussi mauvais que l'eau pure de la Wallace !

— Pas possible.

— Quatre verres, que je te dis qu'il en a bu, et ça ne lui fait rien.

— Cela m'étonne, car mon Calvados est très fort.

— De l'eau, oui, de l'eau.

— Enfin, je te parie que toi-même tu ne pourrais pas en boire quatre sans être un peu ému.

— Quatre ! mais mon vieux, j'en boirais huit que je croirais n'avoir pris que mon café au lait.

— Huit ! eh bien, c'est entendu. Capon qui s'en dédit.

— Tope-là...

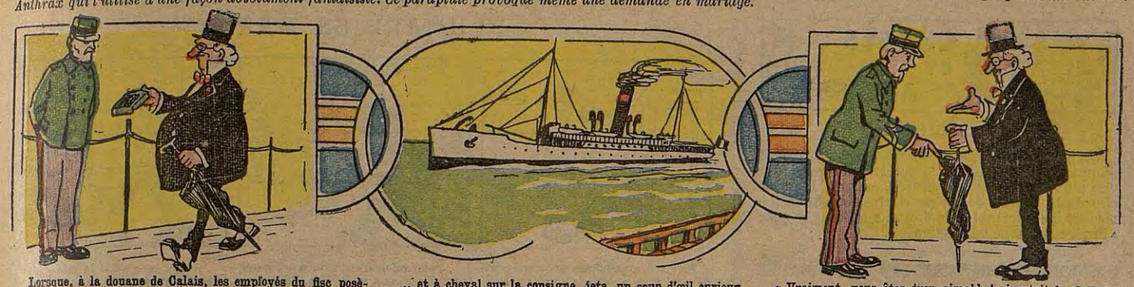
Et, sans désemparer, le père Choupommé engloutit dans le gouffre béant de son gosier les huit petits verres de Calvados. L'effet ne s'en fit pas attendre... Quand il voulut gagner la porte, il lui fallut s'y reprendre à trois fois. Quand il voulut retourner chez lui, il fut totalement incapable de retrouver son chemin. Il y renonça donc et errant à l'aventure ne réintégra ses pénates que le 28 décembre.

Grâce à cette fortuite circonstance, le lapin Jeannot eut la vie sauve... On le tuera peut-être au 14 juillet prochain.

ECK.-BOUILLIER.

LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO VALLE. — Je fais de la contrebande

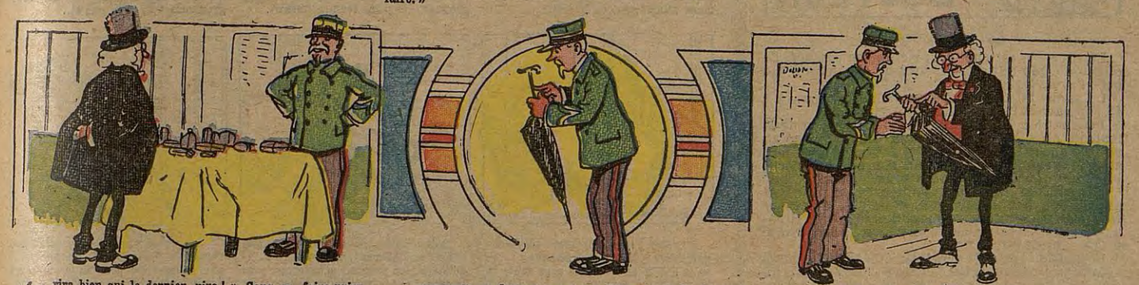
Un ex-parapluie de luxe conte ses mirobolantes aventures à un vieux chiffonnier qui l'a trouvé. Il se trouve, à cet endroit de son récit, la propriété du docteur Anthrax qui l'utilise d'une façon absolument fantaisiste. Ce parapluie provoque même une demande en mariage.



Lorsque, à la douane de Calais, les employés du fisc posèrent au docteur la question habituelle : « Vous n'avez rien à déclarer ? » M. Stéphanus Anthrax, me tenant d'une main par la poignée, présenta de l'autre une boîte de cigares qui était entamée. Le douanier, disposé à la tolérance, allait l'inviter à passer quand un de ses chefs, plus méfiant...

... et à cheval sur la consigne, jeta un coup d'œil curieux dans mon intérieur, et désignant les cigares, tabacs, cigarettes auxquels je donnais une vaste hospitalité, il demanda sur un ton saturé de froide ironie : « Et ça ? — Ça ! ricanait le docteur qui, se voyant pris, faisait contre fortune bon cœur, c'est un petit cadeau que je comptais vous faire. »

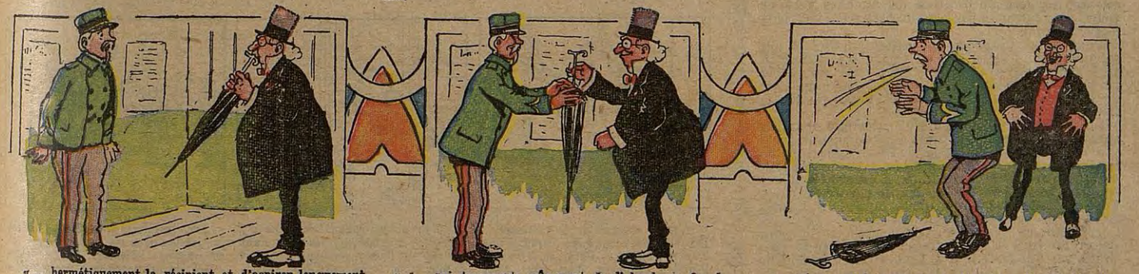
« Vraiment, vous êtes trop aimable ! ripostait le chef sur le même ton. Cher monsieur, donnez-vous donc la peine de passer dans mon bureau, car il m'a semblé apercevoir dans vos poches quelques autres paquets qui ont sans doute été achetés aussi à mon intention. — Blague toujours ! ronchonnait l'oncle de Dorothy en le suivant...



« ... rira bien qui le dernier rira ! » Sans se faire prier, Stéphanus Anthrax, dès qu'il fut entré dans le bureau, posa sur une table presque tout le contenu de ses dix-huit poches. Nous disons presque tout, car il avait eu soin d'en dissimuler une petite partie. Le douanier m'ayant courtoisement...

... emprunté au docteur pour me débarrasser du bagage que l'on me faisait passer en fraude, m'examinait avec la plus grande attention. Ayant aperçu le petit trou dans la béquille, il s'informa à quel usage il pouvait servir. J'ai une maladie d'estomac, expliquait Stéphanus, et le médecin..

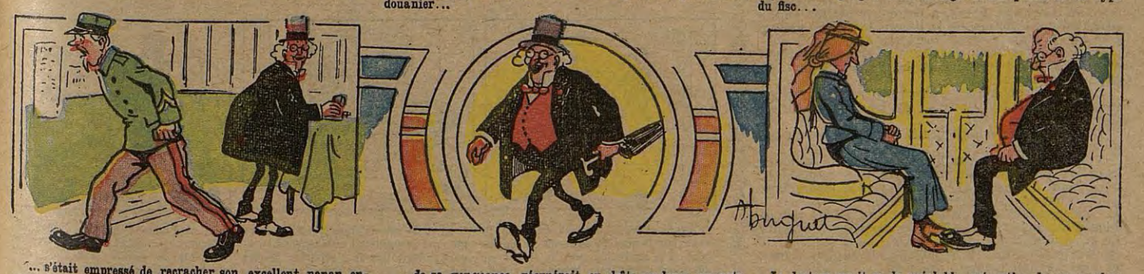
« ... m'a donné un médicament liquide à prendre. Pour suivre ce traitement en voyage, je l'enferme dans le manche creux de ce parapluie. Lorsque j'ai besoin de le prendre, il me suffit d'appliquer, comme ceci, mes lèvres sur l'ouverture en pressant sur le bouton qui clôt...



« ... hermétiquement le récipient et d'aspirer longuement pour m'en offrir une bonne rasade. » Tout en fournissant cette explication, Stéphanus Anthrax faisait le simulacre de joindre la pratique à la théorie en essayant de dissimuler son sourire. Cette perfide manœuvre fut couronnée d'un plein succès. « Voilà un gaillard, marmottait le chef douanier...

« ... qui transporte sûrement de l'alcool en fraude... Est-ce du cognac, du rhum ou du wisky ? c'est ce qu'il me sera facile de savoir. » Alors, de son air le plus gracieux : « Après vous s'il en reste, fit-il en s'adressant au docteur qui avait toujours ses lèvres rivées à ma béquille. — Mais comment donc ! » acquiesçait ce dernier, en me passant au douanier...

... qui, se conformant aux instructions données, aspira longuement en appuyant sur le bouton. Ah ! mon vieux, je n'aurais pas donné ma place pour je ne sais quoi.... Si tu avais vu la trompette que fit le douanier avec son eau de Javel dans la bouche, il y avait de quoi vous mettre les boyaux en zigzag à force de rigoler. Tu parles si le type du fisc...



... s'était empressé de recracher son excellent nanan encore plus vite que Harry Patton ne l'avait fait pour son pétrole. Asticoté par la brûlure légère, car Anthrax avait eu soin de l'additionner d'eau pour le rendre moins nocif, la victime de cette blague se dépêchait de monter chez elle pour se rincer la bouche, cependant que l'oncle Stéphanus, satisfait...

... de sa vengeance, récupérait en hâte quelques paquets de cigares et, me saisissant par la poignée, se dédisait rapidement du côté de la gare où l'attendait sa nièce. Le train de Paris allait partir. Vivement, les deux voyageurs ouvrirent la portière d'un compartiment de première, s'installèrent chacun dans un coin et ne tardèrent pas à s'endormir.

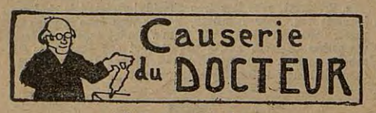
Le docteur avait eu la préalable précaution de me coucher dans le filet d'où je surveillais leur sommeil en songeant à toutes les péripéties qui avaient déjà émaillé ma vie de parapluie. Quelques heures plus tard, le rapide, au terme de sa course, s'arrêtait. Nous étions sous le hall de la gare du Nord.

(A suivre.)

LES GUÊPES

Un journal cite le cas d'un laboureur qui, atteint d'ophtalmie grave, fut complètement guéri par une piqûre de guêpe à l'endroit malade. L'efficacité de la piqûre de guêpe contre les rhumatismes est incontestable. Un dicton ancien affirmait : « Piqûre de guêpe vaut saignée ».

E. M.



La rougeole.

La rougeole est une fièvre éruptive contagieuse et épidémique qui atteint surtout les enfants. On peut l'avoir à tout âge.

Le germe infectieux pénètre dans l'économie 8 à 15 jours avant l'apparition des accidents.

Pendant les 4 premiers jours de l'invasion de la maladie on observe des frissons, malaise général, perte d'appétit, maux de tête, saignement de nez, assez souvent des vomissements muqueux, rarement bilieux, du larmoiement et la toux apparaît.

Les malades recherchent l'obscurité, se plaignent d'avoir des bourdonnements d'oreilles, éternuent fréquemment et l'engorgement des ganglions situés au-dessous de la mâchoire complètent les symptômes du début.

L'éruption apparaît vers le sixième jour. La fièvre et la toux persistent. On constate à la face, puis au cou, au tronc et aux membres des petites taches saillantes rouges et veloutées, ayant la dimension d'une tête d'épingle à une lentille, séparées par de la peau blanche et saine. Elle ne dure que de 3 à 5 jours.

A cette phase de la maladie la bronchite est fréquente, il y a expectoration de crachats verts et épais. On rencontre souvent de la diarrhée et parfois de la diphtérie.

Pour se préserver de la contagion, quand on soigne un rougeoleux ou en temps d'épidémie, il sera urgent de se faire des lavages du nez, de la gorge et de la bouche plusieurs fois par jour, avec de l'eau boriquée chaude ou de l'eau quadruple tiède.

Le malade sera couché seul dans une chambre spacieuse, dégarnie de tentures et de meubles; s'il y a deux malades, les séparer. La température de la pièce sera toujours maintenue à 18 degrés jour et nuit. Bien aérer la chambre en ouvrant souvent souvent la fenêtre de la chambre voisine, sinon lui couvrir le visage d'un linge, et ouvrir dans sa chambre même pendant un instant.

L'asseoir de temps en temps dans son lit pour éviter la congestion; entretenir une grande propreté, surtout pour le nez, les oreilles et la bouche qui seront lavés toutes les trois heures avec de l'eau chaude boriquée ou de l'eau zinguée, graisser les narines avec de la vaseline boriquée. Les soins minutieux du corps seront faits à l'eau chaude, on se servira de linges chauds.

Ne donner aucune autre nourriture que du lait et des potages légers. Tisane de bourrache, de violette ou de quatre fleurs, à boire par petites quantités. On peut donner de la limonade tiède. Veiller à ce que le malade ne se découvre pas.

La laryngite sera soignée par des inhalations d'eucalyptol, de teinture de benjoin, d'essence de thym et de lavande.

La toux bronchique sera calmée par des ventouses sèches sur la poitrine, du looch blanc ou du sirop pectoral.

Des lavements émollients à la guimauve en cas de constipation.

Vers le septième ou huitième jour, la rougeur pâlit, la toux devient grasse, la fièvre tombe et l'éruption disparaît. L'épiderme pèle légèrement sous forme de squames farineuses.

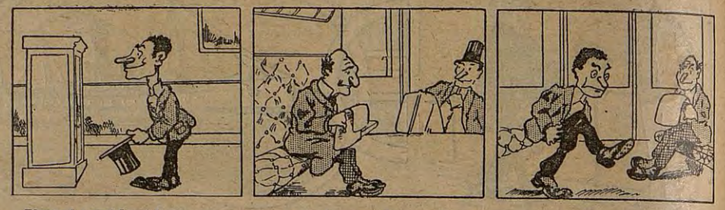
C'est pendant la convalescence qu'il faut redoubler d'attention; un refroidissement peut amener de la conjonctivite, de l'otite, de la diphtérie, de la tuberculose, que le sujet affaibli supporte mal, et bien souvent ne supporte pas.

L'alimentation se fera graduellement à cause des troubles gastro-intestinaux. Les sorties seront courtes et par un temps absolument sec.

Ne jamais manquer de désinfecter la chambre, la literie et tout ce qui a servi au malade.

Dr E. M.

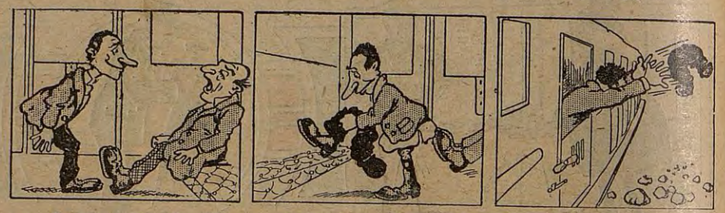
PLUMARD SE MARIE



Plumard, ayant donné le dernier coup de fion à sa toilette, s'admirait avec complaisance dans la glace de son armoire qui lui renvoyait l'image d'un joli garçon, une espèce d'Apollon n° 2. — Qu'est-ce qui motivait cette élégance pourrie de chic? — Son mariage, parbleu ! Dans une heure Nestor Plumard allait prendre le train...

...pour rejoindre sa future. « Voyons, se disait-il, je n'oublie rien.. J'ai deux mouchoirs de poche, deux paires de chaussettes, un caleçon, deux flanelles et trois faux-cols de rechange... Autant dire un trousseau ! All right ! comme on dit en portugais, ça colle ! » Une demi-heure plus tard, Nestor s'engouffrait dans un compartiment...

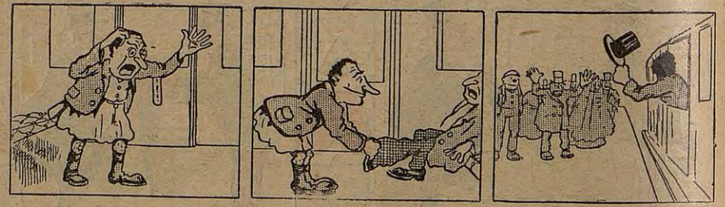
..sù il constatait la présence d'un autre voyageur dont la mine frisait la cinquantaine. Le train venait de se mettre en marche, lorsque Plumard sentit tout à coup une petite morsure le long de sa jambe gauche. Puis, ce fut ensuite au tour de la jambe droite d'être mordue aussi. « Allons, bon! grommelait-il, v'là qu'j'ai..



« ... des puces à présent ! quelle dégoûtation ! Il ne me manquait plus qu'ça ! J'en ai sûrement pour toute la journée à me gratter... Ah ! si j'étais seul, je ne serais pas long à les trouver et à les écrabouiller, ces maudits bestiaux ! » Un ronflement sonore du voyageur, l'unique, qui se trouvait dans son compartiment...

...fit déborder son cœur d'allégresse. « Dors paisiblement, noble vieillard, rigolait-il, ton sommeil m'autorise, pour la chasse que je vais faire, à me mettre dans une tenue antiprotocolaire dont tu ne seras pas « offrusqué » ! Après ce lyrique préambule Plumard se mit en devoir de retirer son culbutant,..

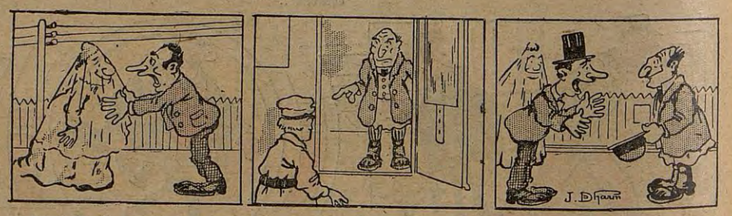
.. — c'est ainsi qu'il appelait son falzar. — Et le secoua énergiquement par la portière pour en expulser les puces anthropophages. Tout à coup un malheur est si vite arrivé ! une brusque rafale de vent lui arracha son pantalon des mains,.. Malédiction ! C'est en vain qu'il étendit les mains...



...pour essayer de le rattraper... Hélas ! il était déjà loin... Avant d'embrasser Zénobie — c'était sa future — Plumard embrassa d'un coup d'œil l'étendue du désastre et soupira : « Ben, c'coup-ci me voilà frais ! Quel scandale s'il faut que je débarque à la gare en « can'con » devant ma fiancée et mes beaux parents !

« J'en ai la colique rien que d'y penser ! » A ce moment, ses yeux étant tombés sur le voyageur qui roupillait de plus belle. — La voilà bien l'inspiration d'en bas — Plumard esquissa un geste qui voulait dire : « Sauvé ! » Puis avec d'infinies précautions, il s'approcha du dormeur et réussit, sans qu'il se réveillât, à lui subtiliser son pantalon...

Avec les mêmes précautions, il passa les jambes dans les canons de cet indispensable vêtement. Cette double opération pratiquée avec une maestria incomparable, il passa la tête à la portière. Le train arrivait la station où il devait descendre, sur le quai il aperçevait sa future et les amis qui lui adressaient des signes d'intelligence.



Avant l'arrêt complet du train, il sauta sur le quai en se disant : « A présent, si le copain se réveille, il pourra chercher après son grimpant.. Moi, j'm'en fiche ! » Tout le monde accourait au devant de lui et s'informait s'il avait fait bon voyage. Plumard pressant sur son cœur sa blanche fiancée avait doublement hâte de quitter la gare...

... et de voir le train partir... A ce moment se produisit un événement auquel il était loin de s'attendre C'était son compagnon de voyage incomplètement réveillé qui venait d'ouvrir la portière du wagon et demandait à un employé : « C'est bien ici Gourdenville, n'est-ce pas? » Sur la réponse affirmative de ce dernier il descendit sur le quai. .

...et Plumard faillit s'évanouir de frayeur en voyant Zénobie s'avancer vers lui en disant : « Bonjour, mon parrain. » Et comme celui-ci n'avait pas l'air de se douter qu'il était en costume écossais, elle ajouta en se tournant vers Nestor : « Il faut l'excuser. C'est un savant, mais depuis qu'il a perdu la boule, chaque fois qu'il voyage il perd l'un ou l'autre de ses vêtements. »

ANECDOTES

Une ombrelle bon marché.

Un riche Américain villégiaturait dans une ville d'eau très mondaine. Se promenant un jour avec sa femme, celle-ci, qui avait oublié son ombrelle se trouva incommodée par l'ardeur du soleil et entra dans un magasin où elle fit emplette d'une ombrelle de 90 francs. L'Américain fit une grimace et paya. Un instant après il s'asseyait à la table de jeu et mettait 2 louis sur la noire.

« Je veux gagner l'ombrelle ! » expliqua-t-il. La noire sortit ; il

avait déjà gagné le manche. Il laissa deux louis et perdit. Il recommença quatre ou cinq fois ; il gagnait toujours le premier coup et perdait le second. Alors, il se décida à mettre quatre louis sur le premier coup, et, cette fois, il perdit. Agacé, il en mit huit, puis seize, et perdit toujours. Il était pris de 500 francs. Un billet de mille, puis un second suivirent le même chemin. Il ne bougea pas, ne dina pas.

Lorsque le trente et quarante termina la dernière taille, l'ombrelle de l'Américaine coûtait le bagatelle de 85,000 francs.

Un roi charretier.

Le roi Louis XVI se promenait souvent à pied, vêtu très simplement, jusqu'à plusieurs lieues de Versailles. Il n'était suivi que de deux serviteurs tout au plus, lesquels se tenaient à certaine distance.

Un jour, il rencontra ainsi sur son chemin un charretier embourbé qui ne pouvait arriver à tirer sa voiture de l'ornière.

— Ne battez donc pas ainsi ces malheureuses bêtes, dit le roi, aidez-les plutôt !

— Eh bien ! fit avec humeur le voiturier, si vous savez si bien conduire, mettez-vous donc à ma place !

Le roi prit aussitôt les rênes, fit reculer la voiture et, secondé par un seigneur de ses amis, également

— A quelle heure faudra-t-il réveiller monsieur, demain matin ?

— Vous me réveillerez quand j'aurai fini de dormir.

GROS ENNUIS

— Vous, du moins, vous ne craignez plus les cors aux pieds !

— Je ne vous dis pas, mais ça a aussi bien des inconvénients. Ainsi, depuis quelque temps, j'ai des vers plein les jambes.

— C'est étonnant comme la pluie impressionne mal le champion des poids lourds.

— Dame, l'eau est surtout favorable aux petits pois !

ANECDOTES

fort robuste, qui l'accompagnait, il l'eut de suite dégagée.

A ce moment survinrent les valets.

— Majesté ! s'écrièrent-ils stupéfaits.

Déjà le conducteur se sauvait

tout effrayé. Louis XVI le retint en lui disant :

— Pourquoi t'effrayer ? Tu as vu au moins que le roi est bon à quelque chose.

Et il donna au paysan deux louis à sa propre effigie.

La hausse

Dans un grand magasin de couture à Paris, le patron grommelle.

— C'est honteux ! Le ministre des Finances qui a augmenté la poudre !

Toutes ces demoiselles s'insurgent aussitôt.

— Augmenter la poudre, oh ! c'est honteux ! C'est inouï ! Nous ne le tolérerons pas.

Et toutes les midinettes se déclarent près à manifester comme le font les suffragettes à Londres.

Elles avaient cru qu'il s'agissait de la poudre de riz.

E. M.

Demandez tous les Dimanches :
LES ROMANS DE LA JEUNESSE 5 cent.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 269

ÉNIGME. — Etoile.
CHARADE. — Moulin.
CASSE-TÊTE — Hortense, Léonard.
LOGOGRIPHE. — Clos, Clown, Cloche.
MOTS CARRÉS. —

A R I A
R O N D
I N G A
A D A M

1er CALEMBOUR. — Vous devez prévoir que votre ami va avoir un *nouveau nez !*

2e CALEMBOUR. — Parce qu'une femme se lasse de voir un *marinier* toujours (un mari nier).

RÉBUS. — Vasco de Gama était un célèbre navigateur portugais.

Enigme.

On me coupe le cou si je suis domestique.
Si je suis sauvage d'une balle on me pique.
Regardez-moi j'ai des petits yeux très coquins.
Quelques-uns parmi mes frères sont mandarins.

Charade.

Mon premier est rouge.
Mon second arrête la végétation.
Mon tout est utile au milieu du danger.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms.*)

a a e e e e e g h i n p r v v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : j'appelle.
Ajoutez-m'en deux : je suis un passage.
Ajoutez-m'en trois : je suis un département.

Mots carrés.

1. Etat d'Asie.
2. Reçoit les eaux.
3. Se fait pour épier (verbe).
4. Etat d'Europe.
5. Disposition d'une habitation.

Calembours.

— Pourquoi l'hirondelle est-elle réputée parmi les oiseaux pour avoir un très mauvais caractère ?

— Pourquoi les couturières d'Alger ne se piquent-elles jamais le doigt ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver une phrase.

Solution dans le prochain numéro.

Avez-vous déjà fait tirer votre Horoscope ?

Savez-vous qu'une Charte de la Vie est tout aussi nécessaire à un être humain pour le guider dans la vie qu'un compas l'est au marin ?

Si vous désirez être renseigné sur vous-même, sur vos affaires, sur des questions de finance ou d'amour, voyages, nouvelles entreprises, le moment propice pour acheter et vendre, et solliciter des faveurs, etc., écrivez au Professeur Roxroy, de Londres.

Lectures d'essai gratuites à tous les lecteurs de ce journal qui écriront de suite.

La science ancienne de l'Astrologie, lorsqu'elle est étudiée et pratiquée à l'aide de la graphologie et autres éléments nécessaires, comme le faisaient autrefois les Egyptiens et les Persans, vous révèle presque à la perfection votre caractère, vos capacités et vos défauts. Des millions d'Hindous et d'autres peuples de l'Orient ne s'aventurent jamais dans des événements importants de la vie sans consulter tout d'abord leur Horoscope préparé presqu'au moment de leur naissance. Lorsqu'il s'agit d'événements plus importants, tels que projet de mariage, grands voyages ou association dans les affaires, on s'adresse à un Astrologue afin qu'il étudie l'Horoscope de toutes les personnes intéressées pour voir si leurs planètes indiquent l'harmonie, le bonheur, la certitude et le succès. Si les planètes sont défavorables, tous ces projets sont ou remis à plus tard ou abandonnés tout à fait. Ceci peut sembler ridicule à ceux qui n'ont jamais étudié ou fait l'essai de cette Science; mais le fait n'en reste pas moins que plus de la moitié de la population du monde en a bénéficié pendant des siècles et en bénéficie encore dans tout l'Orient.

M. Paul Stahman, un savant astrologue, dit :

« L'horoscope préparé pour moi par le Professeur Roxroy est tout à fait conforme à la vérité. C'est un travail très intelligent et consciencieux. En ma qualité d'Astrologue, j'ai examiné attentivement ses calculs et ses indications planétaires, et j'ai acquis la preuve que ses travaux sont parfaits dans tous leurs détails, et qu'il est d'une compétence absolue dans sa science. »

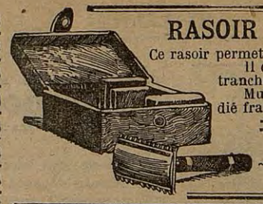
Madame la baronne B..., une des femmes les plus intellectuelles de France, dit :

« Je vous remercie de mon horoscope qui est d'une exactitude vraiment extraordinaire. J'avais déjà consulté un certain nombre d'Astrologues, jamais on ne m'avait répondu avec autant de justesse. C'est avec un véritable plaisir que je vous recommanderai et ferai connaître votre science merveilleuse à mes amies et connaissances. »

Si vous désirez profiter des années que le Prof. Roxroy a consacrées à l'étude et à la pratique de cette science ancienne, écrivez de suite, copiez de votre propre main, les vers suivants et envoyez-les lui avec vos nom et adresse, la date, le mois et l'année de votre naissance (le tout écrit très lisiblement), dites si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle, et il vous enverra, à titre gracieux, une Lecture et une description complète de votre vie, occupant deux pages entières, qui vous surprendra agréablement et vous aidera.

Vos conseils sont toujours dans la vie un soutien,
Par des milliers de gens je l'entends dire.
Du succès, du bonheur, auxquels j'aspire,
Voulez-vous bien alors me montrer le chemin ?

Si vous le désirez, vous pourrez y joindre 50 cent. en timbres-poste (de préférence de 5 centimes) de votre pays, ou en coupons-réponse internationaux, pour frais de poste, travaux d'écriture, etc. Adressez votre lettre affranchie à 25 centimes à : Prof. Roxroy. Dépt. 1897. G N° 177 a, Kensington High Street, Londres, W. Angleterre. Ne pas envoyer de pièces d'argent ou autres dans votre lettre.



RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT

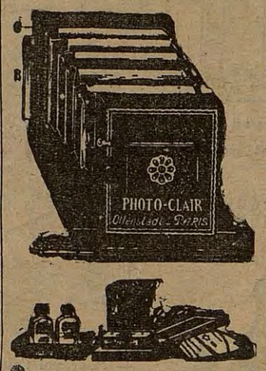
Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier. Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin. Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

3 FR. 75

Chaque lame de rechange en plus : **1 franc**, franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

C'est réellement merveilleux ! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un **excellent appareil photographique**, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boîte plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour **5 fr. 75 seulement**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

PORTE-MONNAIE

Chèvre mille raies, longueur 100/m, hauteur 60/m, trois soufflets, une poche, un fermoir intérieur, deux extérieur à pression.

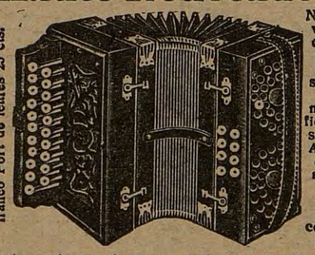
Prix franco : 2 francs.

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

SCIENCE et MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander **Notice gratuite.** — Ecrire n'engage à rien. Exp. M. CHAUVEL, Libraire, 17, r. Laferrière, Paris

Haute Nouveauté !



Méthode et catalogue gratis et franco Port de lettres 25 cts.

Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides Accordéons système viennois coûtant avec

touches	choeurs	basses	voix bronze	voix acier
10	2	4	Frs. 7.—	Frs. 9.—
21	2×2	4	» 12.50	» 15.—
21	2×2	8	» 15.—	» 18.—

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 2 (Allemagne)

La plus importante fabrique d'accordéons de la place.

EXCELLENT REMONTOIR pour homme

savonnette double boîtier, dite boîte de chasse, doublé or américain, nouveau cadran 24 heures émail fin, mouvement échappement à cylindre empierré, fabrication exclusivement française, garantie 2 ans.

Cette montre, absolument parfaite, conserve pendant un temps infini l'aspect de l'or dont elle donne entièrement l'illusion.

Elle est envoyée dans un élégant vide-poche, franco, pour le prix de... 8 fr. 75

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris

Timbres CAOUTCHOUC

TIMBRE Caoutch. complet
DATEUR —
DATEUR Cuivre —
CATAL. ILL. (48 p.) franco. (D.
CHARTON, 20, r. Enghien, P

POUR DIRE CHANTER, RIRE et S'AMUSER

Demander le catalogue 1913 à **M. AUGOR, 11, avenue Re**
donnant un *choix considérable de monologues, pièces et chansons* avec **Primes de remboursement** pour tout achat de

INFAILLIBLE ET SERIEU

Pour soumettre, même à distance une personne au caprice de *votre volonté*, demandez à **M. STEFAN**, Bvard St-Marcel, 72, Paris, son livre *Forces inconnues*. N° 22, C

MOUSTACHES CHEVEUX BARBE, C

en 1 mois et à tout âge. — (malgré on a tout essayé sans succès) par la Cé **VEGETALINE** prof. Möser. Arrêt dial de la Chute, pellicules, démangeai Flac. 1 fr. 45 — 2 fr. 25 — 3 fr. 25 franco (en général, le flac. de 3 fr. 25 suffit.) discret. (timb. ou mand.) **LOKS** chim **82, Boulevard Barbès (18e)** — PA

LE JUBOL !.. VOILÀ L'AMI.
IL EN PREND...
IL N'EN PREND PAS...
W.C
L'HORLOGE RETARDE DE TROIS MINUTES
CE NE SERA PAS ENCORE POUR CE MOIS CI !
ET TOUS LES MATINS À LA MÊME HEURE, C'EST DANS LA JOIE QU'IL LIBÈRE SON CORPS..
ET, DEPUIS LA GUERRE, IL IGNORE LES DOUCEURS DE LA SELLE MATUTINALE
ET SON HUMEUR EST ÉGALE, ET ENJOUÉE. SES AFFAIRES PROSPÈRENT.
ET IL EST D'UNE AIGREUR AVEC SES CLIENTS QUE ÇA EN EST DÉGOUTANT
ET IL NE CONNAIT PAS LE VERTIGE NON PLUS QUE LES ÉTOURDISSEMENTS -
ET SON ÂME TORVE CONNAIT TOUS LES VERTIGES ... LE VOILÀ QUI LÈVE LE PIED
L. KERN
ET SA LANGUE EST BIEN SAINE ET MÊME DORÉE - IL SERA DÉPUTÉ... MINISTRE.... PLUS QUE ÇA, MÊME ?.....
ET SA LANGUE EST CHARGÉE, ET IL A MAUVAISE HALEINE, ET IL EST PLEIN DE CLOUS QUI DÉCHIRENT SES DRAPS !..
— IL VA MOURIR — C'EST BIEN FAIT.

Constipation, Entérite, Vertiges, Étourdissements, Hémorroïdes, Aigreurs, Pituites, Ballonnement du ventre, Glaires, Migraines, Dyspepsie, Gaz, Sommeil agité, Insomnies, Langue chargée, pâteuse, Fatigue et Tristesse, Haleine mauvaise, Teint jaune, Clous, Boutons à la peau.

LE JUBOL est le laxatif idéal et sans aucune accoutumance ; il réalise la

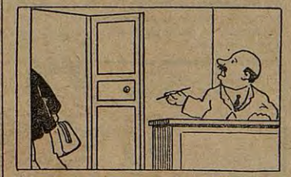
" RÉÉDUCATION DE L'INTESTIN "

Une communication retentissante à l'Académie des Sciences établit les dangers des purgatifs qui provoquent à la longue l'entérite, et mit à la mode un remède nouveau, le JUBOL, qui s'y trouvait qualifié de « rééducateur de l'intestin ». Cette propriété lui est effectivement très spéciale et NUL AUTRE PRODUIT ne jouit des mêmes qualités.

N. B. — On trouve le Jubol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Établissements Chatelain, 207, boulevard Pereire Paris. — La boîte, franco, 5 francs, les 6 boîtes (cure intégrale), franco, 27 francs ; Étranger, franco, 5 fr. 50 et 30 francs

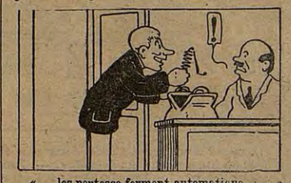
LE MALIN PLACIER

Anatole Madré, son sac d'une main, son chapeau de l'autre, s'informait après s'être introduit dans les bureaux de M. Dupont, fabricant d'asticots artificiels pour camemberts vadrouilleurs : « Pardon, Monsieur, si je vous dérange, mais c'est bien à monsieur Durand que j'ai l'honneur de m'adresser ? — Non, grommela l'interpellé. Vous ne savez donc pas lire ? Mon nom est sur la porte...



« ... Durand, c'est l'étage au-dessus. — Je suis confus de mon étourderie et je vous en fais toutes mes excuses... Merci sincèrement de votre renseignement, monsieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer et vous prie d'agréer tous mes regrets. » Sur ces mots, Madré partit en laissant l'huis entre bâillé. Cet oubli accentua la mauvaise humeur...

... de M. Dupont qui rappela le visiteur en vociférant. « Eh ! dites donc, Monsieur, on n'a donc pas l'habitude de fermer les portes, chez vous ? — Vous l'avez dit, Monsieur, répliqua Madré, saisissant la balle au bond car c'était une mauvaise habitude dont je me suis corrigé depuis que grâce à ce système perfectionné que j'ai l'avantage de vous soumettre...



« ... les portes se ferment automatique... » Tout en parlant il avait sorti un échantillon de sa poche et le présentait à M. Dupont en lui vantant l'utilité incontestable de son appareil. — C'est un article très avantageux, ajoutait-il, que je vous céderai au prix incroyable de 4 fr. 95. Prenez-en un et vous m'en redemanderez...

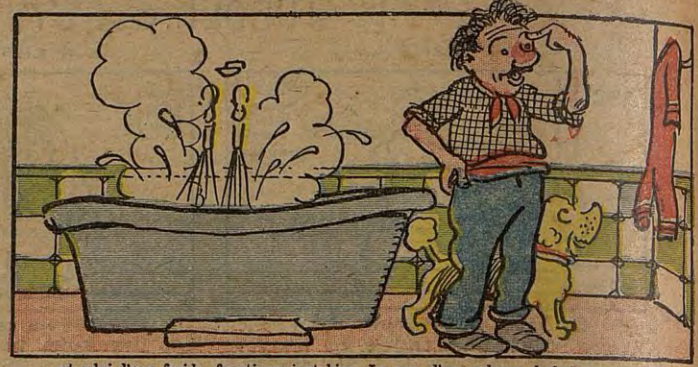
« ... car l'essayer c'est l'adopter » Bref, grâce à son astuce ainsi qu'à son bagout, Madré vendit une douzaine de ses appareils à M. Dupont et se retira enchanté de cette petite combinaison qui lui avait permis, en se trompant volontairement de porte, de bazarder une douzaine de ses articles dont il était le seul représentant pour la France et l'étranger.

Sceaux. — Imprimerie Charaire

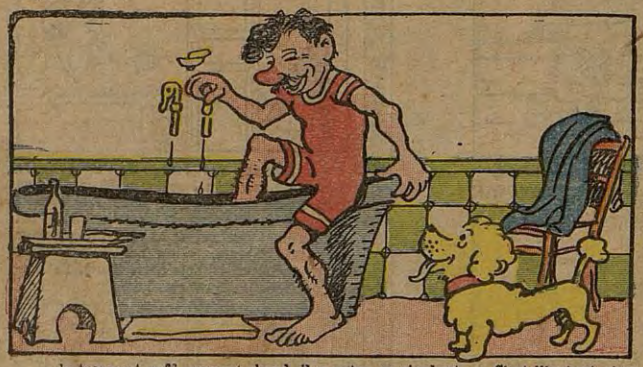
Le Gérant : EMILE BEUVE.

CARAFON, CHIEN D'IVROGNE, par JO VALLE. *(Suite.)*

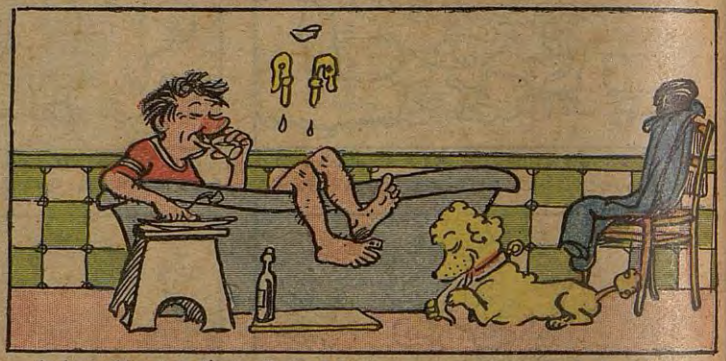
Médard Verjus allumait sa quatrième cigarette après avoir terminé sa première soudure, quand la soubrette remonta avec un deuxième grog, une bouteille de chablis et deux énormes sandwichs; l'un au foie gras et l'autre au jambon. Médard se confondit en remerciements et attendit son départ pour commencer sa dînette. Dans l'intervalle, il s'assurait, en les faisant couler, que les deux robinets de la baignoire de marbre, celui d'eau chaude...



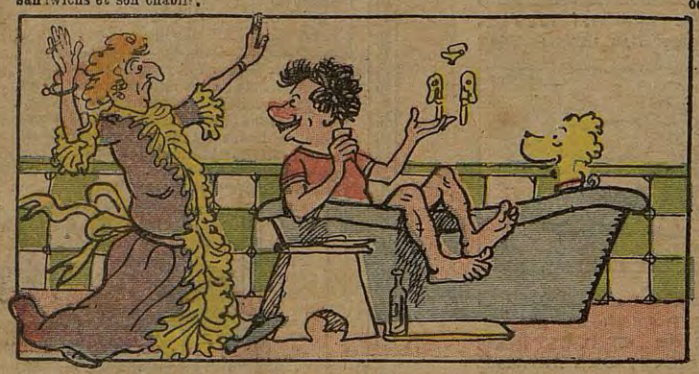
... et celui d'eau froide, fonctionnaient bien. La vue d'un caleçon de bain pour homme lui suggéra une idée baroque. « Au fait, se dit-il, pourquoi que je ne prendrais pas un bain chaud? Il paraît que ça repose et qu'ça délasse... Pour moi, qui suis né fatigué, il me semble que c'est tout indiqué... Voici du savon, des serviettes éponges... Grouillons-nous d'en profiter.. » Après avoir poussé la porte, Verjus, qui laissait couler les robinets, se déshabilla en cinq sec, consulta la température du bain et...



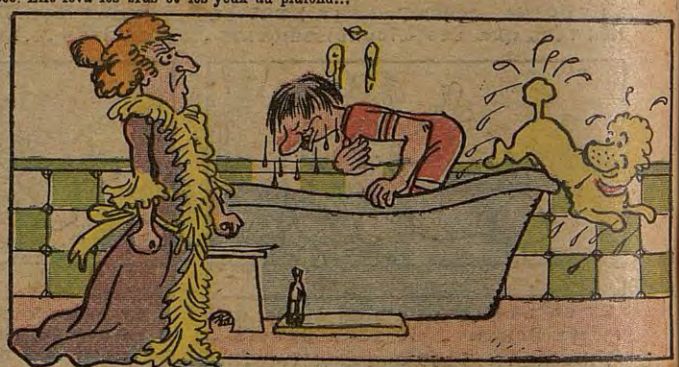
... le trouvant suffisamment chaud, il y entra en rigolant « C'est l'instant, c'est le moment d'y plonger mon corps de chérubin. » Sur un escabeau, à côté de la baignoire, il avait placé sa collation et lui faisait copieusement honneur Carafon ne le perdait pas de vue et son regard expressif semblait dire : « Après toi, s'il en reste, mon vieux ! » Verjus avait compris le langage du cabot et partageait avec lui ses sandwichs et son chablis.



Au beau milieu de la dînette, Verjus fut prévenu, par les aboiements de Carafon, que quelqu'un venait lui rendre visite. Il cria : « N'entrez pas ! mon chien est atteint de la rage, il va vous bouffer le cœur, les poumons ou la rate. » La personne à qui ce conseil était donné était-elle sourde ou n'avait-elle aucune peur des chiens? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'elle n'en tint aucun compte et entra dans la salle de bains. La première chose qu'elle vit, ce fut sa baignoire occupée. Elle leva les bras et les yeux au plafond...

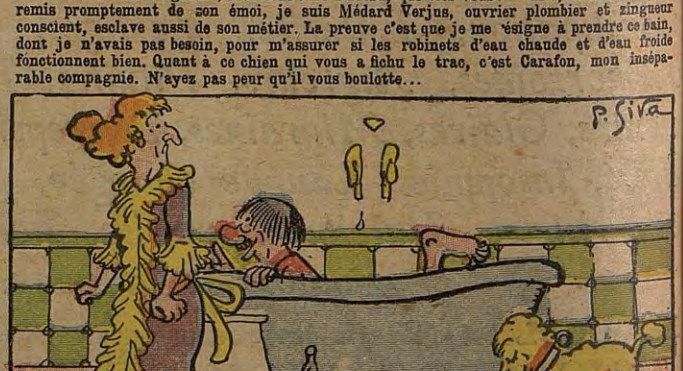


... recula d'un pas et s'écria d'une voix où l'indignation s'amalgamait à l'horreur : « Ciel ! un homme dans ma baignoire. — C'est-y à la baronne Lemou de Vaux que j'ai l'honneur de parler? » demanda Verjus qui savait se montrer parfois un parfait gentleman. Il voulut, en même temps, esquisser un profond salut, oubliant qu'il avait de l'eau jusqu'aux épaules, et plongea sa tête dans le liquide. « Oui, c'est moi, avouait la maîtresse de céans. Me direz-vous pourquoi je vous trouve...



« ... dans ma baignoire, monsieur? Et d'abord, qui êtes-vous? — Moi, ricanait Verjus? remis promptement de son émoi, je suis Médard Verjus, ouvrier plombier et zingueur conscient, esclave aussi de son métier. La preuve c'est que je me résigne à prendre ce bain, dont je n'avais pas besoin, pour m'assurer si les robinets d'eau chaude et d'eau froide fonctionnent bien. Quant à ce chien qui vous a fichu le trac, c'est Carafon, mon inséparable compagnie. N'ayez pas peur qu'il vous boulotte...

« Comme vous comptez pas mal de printemps, il ne s'y risquera pas... C'est un pénard! Il aurait trop peur de se casser une quenotte. — Et la conduite d'eau, où en est elle? reprenait la baronne. — Oh ! la conduite d'eau, expliquait Médard, je viens déjà d'y faire une sérieuse soudure. Encore quatre ou cinq pareilles et vous aurez de l'eau à volonté. Tous mes compliments pour votre chablis, mame la baronne ! On sent tout d'suite que c'est d'la camelotte de rupin et que vous n'avez pas l'habitude de vous gargariser...



« ... le pavillon avec de l'eau de Javel. R'luquez un peu mon clebs ! Il n'a pas l'air de bouder sur votre vinasse, vous savez ! Maintenant si ça n'vous fait rien, j'vous d'mand'rai de fiche le camp dans la pièce à côté, le temps de sortir du bain et de me refrusquer. Quand je crierai : « Concon ! ah ! le voilà ! » vous pourrez rentrer; je s'rai habillé et vous montrerai tout le machin que j'ai déjà arrangé pour que la conduite désormais se conduise bien. »

(A suivre.)